

Étude de cas rétrospective

« Le Manguier en Fleurs »

Pascal Debruyne et Stijn Oosterlynck

Septembre 2016

www.solidariteitdiversiteit.be

Avec le soutien de l'Agence pour l'Innovation par la Science et la Technologie (IWT)



HoGent



LUCA



Table des matières

1. Introduction	3
2. Description contextualisée	8
3. Diversité	14
4. Pratiques interpersonnelles de solidarité	16
5. Pratiques de citoyenneté	20
5.1. Reconnaissance culturelle	20
5.2. Représentation politique	21
5.3. Redistribution économique	23
6. Sources de solidarité	25
6.1. L'interdépendance	25
6.2. La rencontre	26
6.3. La lutte	27
6.4. Le partage des normes et valeurs	28
7. Lieu	31
8. Processus d'apprentissage	32
9. Solidarité dans les zones de tension	36
9.1. Universalisme - particularisme	36
9.2. Distance-proximité	37
9.3 Intégration-transformation	40
Conclusion	44
Bibliographie	45
Pourquoi les bénévoles frisent le burn-out	48

1. Introduction

L'enquête DieGem est à la recherche de formes innovatrices de solidarité dans la diversité. Contrairement aux formes de solidarité prédominantes et structurées dans le contexte d'un État-nation, nous sommes en quête de nouvelles formes de solidarité au sein des lieux où se réunissent des personnes d'origines diverses : lieu de travail, habitat, école, club sportif, etc. Nous postulons que c'est dans ces lieux que les personnes apprennent à appréhender la superdiversité et à établir des pratiques de citoyenneté débouchant sur des formes innovatrices de solidarité dans la diversité. Nous avons, afin de vérifier cette hypothèse, conduit 32 études de cas. Le présent rapport est le résultat de l'enquête menée auprès du Manguier en Fleurs.

Le Manguier en Fleurs était au départ une auto-organisation congolaise. Une auto-organisation est une organisation mise sur pied par des groupes et/ou individus issus de l'immigration afin de répondre à certains besoins sociaux et culturels. Le Conseil du secteur social bruxellois (BWR) en propose la définition suivante :

« Les auto-organisations apportent des réponses aux choses les plus banales, fondamentales et évidentes. Mais qui sont loin de l'être au niveau de la société. Lorsqu'ils rencontrent des difficultés, aussi petites soient elles, ou lorsqu'ils ont besoin d'aide ou d'attention, les primo-arrivants se retrouvent confrontés à un monde complexe. Les auto-organisations leur viennent en aide directement. On les trouvait auparavant, tous les lundis après-midi, au Manguier en Fleurs, ils venaient pour l'aide publique. Un jour entier par semaine était consacré uniquement à cela. Papiers, besoins, questions, etc. C'est ce que font, soit dit en passant, de plus en plus de « suspects inhabituels » : pharmaciens, professeurs, etc. C'est aussi ce que font les auto-organisations dans le cadre de leurs activités. » (B1)

L'organisation de services de base et le soutien direct visant à apporter une réponse aux besoins et exigences qui se présentent, et ce de manière accessible, aident les primo-arrivants à effectuer un premier pas dans le trajet d'intégration formel défini par le secteur social traditionnel et les institutions relevant de l'État-providence.

« Mettre sur pied une infrastructure d'accueil. Voilà ce qu'elles font. Principalement pour toutes sortes de groupes en situation précaire. C'est vraiment là que se concentre la solidarité. Précisément parce que bon nombre de ces personnes n'ont pas effectué le travail pour pouvoir bénéficier d'autres formes de solidarité ou que la bureaucratie sociale est tellement hors d'atteinte qu'ils ne peuvent pas vraiment y bénéficier de solidarité. Celle-ci n'est pas vraiment accessible. (...) L'aide initiale en matière d'intégration et de citoyenneté, c'est auprès des auto-organisations qu'ils la reçoivent. Il peut s'agir de papiers en tous genres, de banques alimentaires aussi. Alors oui, ce n'est peut-être pas véritablement de l'ascension sociale, mais il est difficile de monter l'estomac vide. Ce qu'elles font, c'est en quelque sorte fournir des services de base qui ouvrent les portes de l'ascension sociale et favorisent celle-ci. » (B1)

Au cours de ses 19 années d'existence, le Manguier en Fleurs a mis sur pied un espace de diversité sans cesse plus important, jusqu'à devenir l'organisation superdiverse qu'elle est aujourd'hui. Elle offre actuellement ses services à des dizaines de nationalités en répondant à leurs nombreux besoins de base. Elle accueille notamment des Congolais, Népalais, Chinois, Pakistanais, Indiens, Syriens, Turcs, Marocains, Ghanéens, Rwandais, Iraniens, Albanais, Polonais, Brésiliens et Ougandais. Ces personnes recouvrent un large éventail de statuts de citoyenneté : personnes disposant de papiers mais dans une situation précaire, citoyens récemment régularisés, sans-papiers ou réfugiés temporairement reconnus (protégés subsidiés). L'association est dirigée par des professionnels bénévoles¹. Elle a été reconnue en 1998 comme Association Sans But Lucratif (ASBL). À l'instar de nombreux autres organismes bruxellois, elle dispose d'une aile francophone et d'une aile néerlandophone. En cause la différence de réglementation des deux gouvernements communautaires bruxellois en matière de subsides : la COCON pour les néerlandophones et la Fédération Wallonie-Bruxelles pour les francophones.



L'association a officiellement pour objectif de promouvoir la cohabitation au sein d'une ville superdiverse. Elle s'y emploie en mettant sur pied des pratiques et projets interculturels. Quelques-unes de ses activités spécifiques visent à renforcer les relations à l'intérieur des communautés ou entre celles-ci :

- Activités socioculturelles interculturelles axées sur la rencontre et la cohésion sociale entre participants.
- Organisation d'une éducation formelle, non-formelle et informelle² en vue de stimuler la mobilité sociale chez les enfants, les jeunes et les parents, par l'acquisition d'une

¹ Nous privilégions le terme « professionnel » car ces bénévoles bénéficient d'une grande expertise en matière de services, d'enseignement des langues, de formation ou d'organisation en tous genres.

² L'éducation formelle a pour but d'acquérir un diplôme. C'est le cas des cours de langue dispensés au Manguier. L'éducation informelle se concentre sur l'apprentissage indirect. C'est le cas des activités socioculturelles qui misent sur la rencontre pour renforcer les compétences interculturelles. L'éducation non

langue en l'occurrence (néerlandais, français, mais aussi l'ensemble des « langues intermédiaires » qui germent entre personnes et peuvent favoriser la communication entre elles). Des classes de devoirs sont également organisées pour permettre aux enfants de suivre. Loin des enjeux éducatifs formels, celles-ci ont principalement pour but la mise sur pied de pratiques interculturelles, les deux faisant l'objet d'un balancement constant au sein des classes de devoirs.

- Activités spécifiques pour le groupe des seniors congolais : activités narratives (raconter des histoires) sur le sujet de la migration, moments de rencontre et activités sportives et de mouvements.
- Un projet de développement à Kinshasa avec la mise sur pied d'initiatives en milieu rural.

Méthodologie

Ce rapport de recherche est le fruit d'une recherche participative de longue durée au Manguier en Fleurs. Nous examinons comment les participants et bénévoles du Manguier appréhendent la superdiversité et mettent en place des pratiques interpersonnelles de solidarité débouchant sur des formes innovatrices de solidarité dans la diversité et des pratiques de citoyenneté.

Nous avons eu accès au Manguier en Fleurs via Power Care, une plateforme d'apprentissage regroupant des auto-organisations et un nombre d'acteurs sociaux traditionnels. Power Care est ce qu'on appelle un « portique » : un réseau d'auto-organisations, auquel appartient le Manguier en Fleurs. Le recours à un personnage-clé du Conseil du secteur social bruxellois (BWR) travaillant chez Power Care a permis de recourir en continu à ce portique. Nous avons fait ce choix car il nous a permis, par notre présence aux réunions du portique, de bénéficier à tout instant de confiance sans devoir nous affilier à une auto-organisation pour effectuer nos recherches.

Le travail d'exploration sur le terrain a été effectué entre janvier et avril, via Power Care, afin de pouvoir ensuite avoir accès à une auto-organisation déterminée. Nous avons, après quelques réunions chez Power Care, été sollicités pour présenter la recherche DieGem. Après en avoir présenté le cadre et les objectifs, nous avons demandé à pouvoir accéder à une organisation en vue d'approfondir nos recherches.

La circonspection affichée par les auto-organisations s'expliquait principalement par le fait que des chercheurs nous avaient déjà précédés. Les expériences négatives vécues par les associations expliquèrent leur réticence à accueillir des chercheurs. Selon elles, ceux-ci ne sont pas à l'écoute de leurs besoins et problèmes spécifiques. Les chercheurs – c'est du moins leur expérience – arrivent avec leurs propres arrière-pensées, lesquelles mènent sans cesse aux mêmes recommandations, vides de toute responsabilité, en matière de politique.³ Les

formelle se concentre sur l'apprentissage direct, mais pas dans le but de déboucher sur une qualification formelle. Les conférences et séances d'information du Manguier, par exemple, ou encore d'autres pratiques comme le projet d'histoires de migration, où l'on raconte aux autres des histoires du pays d'origine et du pays d'accueil.

³ Le rapport d'évaluation « Projets de portiques, réseaux et auto-organisations dans une plate-forme d'apprentissage commune » du Thomas More University College (KROLS, 2015) commandé par la COCON a

chercheurs sont venu faire des interviews, mais sans choisir l'observation participative. Ce qui, selon les professionnels bénévoles du Manguier en Fleurs, s'est traduit par un manque de ressenti vis-à-vis de leurs pratiques. Et explique que les recommandations en question ne mettaient pas suffisamment en avant les besoins de la base en matière de politique. Et en l'absence de ressenti avec les besoins existants, il est difficile de mettre les pouvoirs publics devant leurs responsabilités pour apporter une réponse aux besoins et exigences.

L'enquête préparatrice menée entre janvier 2015 et avril 2015, au cours de laquelle nous avons principalement participé aux réunions de Power Care, nous a cependant permis d'établir un lien de confiance et d'accéder en fin de compte à l'une des organisations présentes. Après quelques réunions et conversations informelles, et suite à la médiation des accompagnateurs de Power Care, une auto-organisation s'est proposée : De Mangoboom in Bloei / Le Manguier en Fleurs, située à Anderlecht. La décision prise par le chercheur de soutenir, au cours de son enquête préparatrice dans le portique Power Care, une action sur les associations de bénévoles a également contribué à la création d'un lien de confiance. Cette action portait sur une grève des bénévoles en réaction à la façon dont ceux-ci sont traités par les pouvoirs publics. « Les bénévoles frisent le burn-out », ainsi que le titrait le journal De Morgen dans un article rédigé en qualité de chercheurs DieGem (cf. Annexe 1). Cet éditorial relatait le manque de valorisation et les abus subis par les bénévoles en matière de politique de « socialisation ». L'édito faisait valoir que les tendances à la socialisation et le modèle politique de société participative ne signifient pas qu'aucun investissement ne doit être fait pour soutenir et encadrer les bénévoles, ni qu'aucun investissement financier ne doit être consenti dans le secteur de l'aide sociale afin de répondre aux besoins et exigences. Le transfert des responsabilités dans ce domaine est à l'origine d'un état d'épuisement chez les bénévoles⁴.

Des rapports récents de la VUB sur le rôle des personnages-clés dans les auto-organisations au sein du projet sur le portique Power Care (DE DONDER *et al.*, 2014), ainsi que le rapport de Thomas More sur les portiques bruxellois (KROLS, 2015), démontrent en outre que les bénévoles croulent sous le travail. Il existe un décalage entre ce que la politique fait peser sur les épaules des organismes d'entraide et les capacités dont ceux-ci disposent (VERMEERSCH, SELS & VANDENBBROUCKE, 2012). L'éditorial, qui se doublait d'une

ainsi suscité un grand mécontentement (Observation, 24 février 2015 & 17 mars 2015 : réunions du portique Power Care, 2015, Pascal Debruyne. Voir : documents de la réunion détenus par l'auteur). Selon les organisations concernées, les recommandations concernent principalement la poursuite d'une collaboration et d'un partenariat plus efficaces, mais s'attardent peu sur les responsabilités des pouvoirs publics. Les organisations du portique Power Care ont tout d'abord écrit une lettre ouverte à la COCON, dans laquelle elles pointaient entre autres du doigt le manque de place pour la responsabilité politique. Comme le dit l'un des membres du portique : « *X a lu les recommandations et constatations du rapport de Thomas More et fait remarquer que sur les trois pages, seules deux (!) recommandations avaient trait aux pouvoirs publics. De plus, nous constatons à chaque fois que les associations issues de l'immigration sont seulement impliquées au dernier moment pour valider la politique et ne sont jamais impliquées dans l'entièreté du processus d'élaboration.* » (Compte-rendu de réunion de Power Care, 17 mars 2015).

⁴ Debruyne, P., Jans, M. et Oosterlynck, S. (2015). Les bénévoles frisent le burn-out. De Morgen. <http://www.demorgen.be/opinie/waarom-vrijwilligers-de-burn-out-nabij-zijn-b7c24991/>

contribution rédactionnelle au journal De Morgen, nous a permis de gagner leur confiance et d'obtenir finalement accès à l'organisation.

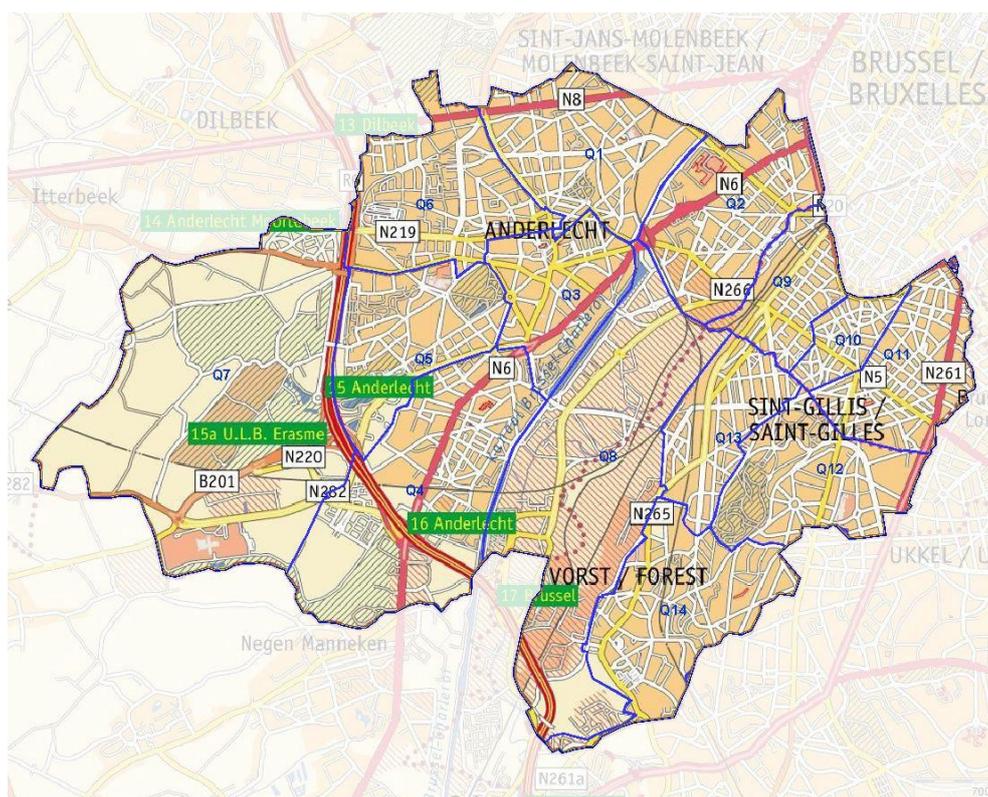
Au vu du contexte, le Manguier en Fleurs demande des techniques de recherche participatives. Ce n'est qu'en passant du temps dans ses diverses activités et pratiques qu'on parvient à véritablement comprendre les pratiques propres à l'association. C'est pourquoi nous avons choisi de travailler principalement par le biais d'observations participatives et d'entretiens avec des professionnels bénévoles et des participants. Nous avons, avant l'entame du travail de terrain, étudié et inclus dans la présente étude des documents d'orientation sur les portiques et les auto-organisations, ainsi que des documents sur le Manguier en Fleurs. Une première série d'observations a été effectuée au Manguier en Fleurs dans une classe de primo-arrivants apprenant le français en juin 2015. Une deuxième série d'observations a eu lieu dès la reprise des cours après les vacances d'été, en octobre 2015. Entre juin et octobre 2015, des entretiens ont été réalisés avec quelques acteurs-clés et parties prenantes de seconde ligne. Un troisième cycle de travail sur le terrain a été organisé entre décembre 2015 et janvier/février 2016. Nous avons, au cours de cette période, participé à des cours de langue et des activités socioculturelles de l'organisation.

Nous tenons à remercier tout particulièrement l'ensemble des intervenants qui fréquentent et gravitent autour du Manguier pour leur temps, ainsi que la place et la confiance qu'ils nous ont accordées au cours de cette enquête.

2. Description contextualisée

Bruxelles, ville superdiverse

Bruxelles est une ville superdiverse. 35 % de ses habitants environ sont officiellement des migrants non naturalisés. Si l'y on ajoute la population naturalisée belge répartie par « origine »⁵, nous arrivons vite, d'après les chiffres du Carrefour Migration-Intégration, à 62 % en 2012⁶, et, selon les chiffres du marché de l'emploi pour 2013, à plus de 73 % : on recense, dans la population active entre 18 et 65 ans, seulement 27 % de personnes d'origine belgo-belge, 6 % de la deuxième génération, 29 % disposant de la nationalité belge, et 38 % issues de l'immigration et ne possédant pas la nationalité belge mais inscrites dans un registre communal de la population (SPF Emploi, Travail et Concertation sociale & Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme, 2013 : Tableau 10 : 39). Ces chiffres montrent la dynamique « minorité-majorité » à l'œuvre à Bruxelles. Ce terme désigne une révolution démographique par laquelle les minorités forment la majorité, et où les institutions, normes et règles établies doivent être revues. Le Rapport mondial sur la migration parle de Bruxelles comme de la deuxième ville au monde après Dubaï en matière de diversité et de migration. (World Migration Report, 2015 : 39)⁷.



Carte tirée de : <http://www.lokalepolitie.be/5341/nl/de-territoriale-structuur.html>

⁵ Origine étrangère signifie que la plus ancienne nationalité n'est pas la belge, ou, pour ceux qui habitent encore chez leurs parents, que la plus ancienne nationalité de la mère n'est pas la belge. Si l'on tient compte de la nationalité, 35 % des Bruxellois ne sont pas belges.

⁶ 62 % des Bruxellois sont d'origine étrangère. (3 juillet 2012). Disponible sur : http://www.diver-city.be/2012/07/62-procent-brusselaars-heeft-vreemde_03.html

⁷ http://publications.iom.int/system/files/wmr2015_en.pdf

Anderlecht, où siège l'auto-organisation Le Manguier en Fleurs, est aussi ce qu'on appelle un *minority-majority neighborhood* : un quartier où les minorités forment la majorité. Anderlecht compte au total 115 178 habitants, dont 36 396 sont étrangers et ne disposent pas de la nationalité belge. Si l'on tient compte de l'« origine », les chiffres sont bien plus élevés encore : 27 411 personnes supplémentaires ont été naturalisées et 41 791 (chiffres cumulatifs) sont considérées comme des « primo-arrivants » (Statistics, NP Data, Jan Hertogen, chiffres pour 2014 par commune : BuG 302 – Bericht uit het Gewisse – 6 janvier 2016).

Bruxelles se caractérise par une complexité très variée et un multilinguisme avancé. Plus de 75 % des élèves bruxellois sont polyglottes, ce qui est même le cas de plus de 90 % des enfants⁸ fréquentant l'école primaire. Des tendances similaires en termes de multilinguisme se retrouvent également dans le baromètre linguistique 2013, dont les chiffres les plus récents datent de 2012 et qui constate une augmentation de l'utilisation d'une autre langue en combinaison avec les deux langues officielles institutionnalisées (français et néerlandais). Cela donne en tout 61 % de multilinguisme dans la population totale⁹.

Langue du domicile	BL 2001	BL 2005	BL 2012
Néerlandais	9,1 %	6,8 %	5,4 %
Français	51,7 %	56,4 %	33,6 %
Bilingue (NL-FR)	10,1 %	8,7 %	14,1 %
Nouveau bilingue (FR + autre langue)	9,4 %	11,4 %	14,9 %
Autre langue	19,7 %	16,7 %	32,0 %
Total	2500	2500	2500

Source : JANSSENS, 2013 (Baromètre linguistique I et II, III)

Malgré ces chiffres du multilinguisme, Bruxelles est encore et toujours organisée sur base de deux grandes communautés, lesquelles basent leur travail de formation communautaire sur leur langue respective. C'est la Commission communautaire flamande (COCON) qui s'en charge pour la « communauté » flamande et la Fédération Wallonie-Bruxelles pour la Communauté française (BLOMMAERT, 2011 ; CORIJN, 2009). Toutes les questions relatives à la personne, telles que l'intégration et l'inclusion, l'éducation, les questions socioculturelles et la culture, mais aussi le bien-être et en partie la santé, sont gérées par des

⁸ <http://www.onderwijscentrumbrussel.be/inhouden/taal-en-meertaligheid>

⁹ Voir : JANSSENS, R. (2013). BRIO-taalbarometer(s): taalkennis en taalgebruik in Brussel. Disponible sur : http://www.briobrusseel.be/assets/matrix_fiches/fiche_tb3_brio.pdf & JANSSENS, R. (2013). BRIO-taalbarometer(s): taalkennis en taalgebruik in Brussel. Disponible sur : http://www.briobrusseel.be/assets/onderzoeksprojecten/brio_fiche_taalbarometer_3_2013.pdf

institutions communautaires. Cette politique communautaire structurée sur base de la langue est contestée par le Manguier en Fleurs parce qu'elle interfère souvent avec sa pratique de la superdiversité et la réalité multilingue qui constitue son cadre de travail. Ainsi que le constatent Genard, Corijn et d'autres (2009) : « *Brussels suffers from the lack of an integrated vision. The division of cultural powers between the French-speaking and Flemish communities has led to a certain organization and institutionalization of culture in Brussels that can only be called "communitaristic", i.e., drawn along linguistic and cultural community lines.* » Ou, pour reprendre les mots d'un chargé de mission du Comité international (IC), lequel constitue, aux côtés du Forum des minorités, un organisme de coordination d'auto-organisations :

« La question communautaire se retrouve vraiment partout. La COCON mène une politique linguistique forte, mais le pendant francophone est tout aussi fort, voire même plus fort. C'est pourquoi on trouve des associations qui ont deux statuts. Si on fait preuve de flexibilité, la superdiversité n'est pas un problème en soi. Mais si vos conceptions en matière de politique sont déjà fixées et que tout ce que vous comprenez, c'est le fait de remplir des cases, alors vous êtes coincé. » (B2)

C'est précisément ce fonctionnement communautariste que le Manguier en Fleurs tente de rompre. Non pas par l'intégration au sein d'une communauté linguistique, mais en répondant aux divers besoins et exigences d'un groupe de citoyens superdivers et multilingue en vue de les transformer en droits fondamentaux.

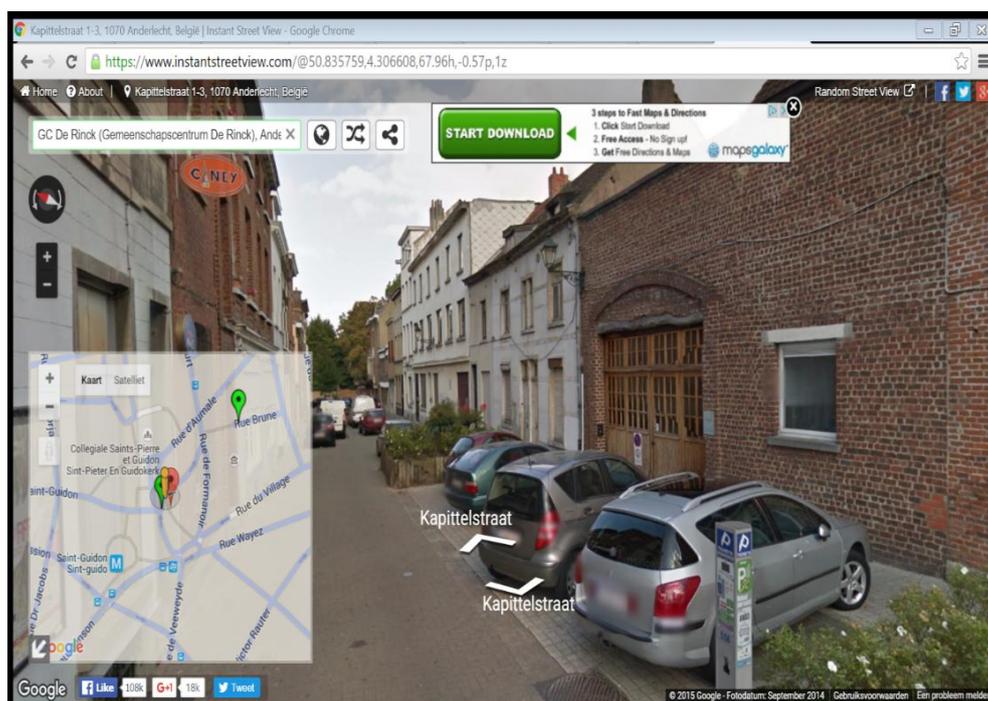
Le Manguier en Fleurs, une plaque tournante à Anderlecht

L'association offre avant tout « **un endroit** » où les gens peuvent se rendre pour se rencontrer, apprendre et subvenir à leurs besoins. Ces rencontres ont lieu au Manguier en Fleurs, dans des endroits concrets. L'un d'eux est situé **en plein centre d'Anderlecht**. L'autre se trouve un peu plus loin, près du stade de football d'Anderlecht. De nombreuses personnes viennent au Manguier parce que c'est un endroit proche. Il s'agit dans ce cas principalement de personnes habitant à Anderlecht. Cet élément de « proximité » joue également en ce qui concerne l'autre emplacement du Manguier. Les enfants s'y rendent après l'école pour le soutien scolaire et les activités. Et s'ils fréquentent l'association, c'est parce qu'elle est située à proximité des écoles.

Cet emplacement central se trouve presque au milieu du marché central d'Anderlecht. C'est là que se trouve le centre communautaire (CC) De Rinck¹⁰. Les salles de classe du Manguier sont juste à côté. C'est dans ces salles de classe que les groupes se forment. C'est en étant assis ensemble dans un même local pour apprendre une langue tout au long de l'année scolaire qu'un groupe ou qu'un collectif se forme. C'est principalement au sein de ce groupe que la solidarité se construit pendant les cours de langue. C'est dans ces lieux, les salles de classe, qu'il y a rencontre avec les autres. Celles-ci ont également lieu pendant les activités

¹⁰ <http://www.derinck.be/>

socioculturelles avec l'ensemble des groupes, au centre communautaire De Rinck. C'est pourquoi De Rinck est devenu un lieu important pour beaucoup de gens.



Une grande partie de l'**espace symbolique** sur lequel les gens sont encouragés à se greffer est la commune d'Anderlecht. Celle-ci offre de nombreux services qui sont hors de portée des enfants et adultes. Le Manguier permet néanmoins de trouver, à Anderlecht, la voie de ces lieux. Il peut s'agir de services sociaux tels que le CPAS, les services de secours ou l'administration communale, mais aussi de services locaux comme le centre communautaire, la bibliothèque ou le magasin du monde le plus proche. Le Manguier en Fleurs constitue de la sorte une plaque tournante pour un ensemble de services et d'équipements différents à Anderlecht.

Grandir par la base

Le Manguier en Fleurs s'est développé à partir de l'émergence d'une variété de besoins et exigences. L'association a connu une transformation progressive tributaire de la manifestation de ces besoins et exigences. La coordinatrice est arrivée du Congo, où elle enseignait, dans les années 1960. Elle a, une fois arrivée en Belgique, trouvé un travail de régente en mathématiques. À l'école, elle fut confrontée à des étudiants incapables, sur le plan éducationnel, de surmonter l'écart entre leur pays d'origine et leur pays d'accueil.

« Toutes sortes d'enfants venant d'ailleurs, d'Afrique, du Maroc ou d'autre part encore en Amérique du Sud [...] avaient des soucis pour s'adapter aux exigences du programme et des objectifs. Les deux mondes sont fort éloignés l'un de l'autre en matière d'apprentissage et de programmes. [...]. Le but était d'aller au-delà des programmes entre les deux endroits, celui de départ et celui d'arrivée. » (C1)

La jeune ASBL Le Manguier en Fleurs fut confrontée, pendant les classes de devoirs qu'elle organisait pour les enfants, à des parents présentant un retard de langage. Décision fut prise d'organiser des cours de langue pour répondre à ce besoin. Ces cours se heurteraient à la politique communautaire linguistique de la COCON.

« Nous avons alors décidé, avec Eric du centre De Rinck, de recruter des bénévoles. Son centre fournirait des locaux afin que les gens puissent travailler à leur alphabétisation. Juste à temps, d'ailleurs. Car l'année scolaire suivante, la COCON décida même que c'était interdit ; la langue française et les cours de français ne seraient plus autorisés dans leurs centres flamands. De Rinck ne voyait vraiment pas où était le problème de la COCON et a donc tout pris en charge, sans aucun moyen de la COCON. Et nos cours connurent un succès immédiat. Nous avons alors aussi bien des classes de devoirs après l'école que des cours de langue pour adultes : ces derniers étaient pour la plupart les parents des élèves. Dès le départ, c'était bigarré et multiculturel : Anderlecht, quoi ! » (C1)

Contrairement aux méthodes de l'enseignement primaire, qui privilégient le strict apprentissage des langues, l'apprentissage des langues au Manguier vise avant tout à faciliter la communication entre participants. Le langage n'est donc pas tant utilisé comme outil de qualification, une question d'« apprentissage » et de « connaissances linguistiques », que comme outil de communication au cours de la rencontre interculturelle. Il importe plus d'être capable de s'exprimer les uns avec les autres et ainsi renforcer les échanges interculturels que de parler correctement la langue. La plupart des participants, que ce soit en français ou en néerlandais, commencent en fait au niveau de base, et à mesure qu'ils améliorent leur connaissance de la langue, en interagissant avec les autres pendant les cours de langue, ils accèdent au niveau suivant.

« L'association connaîtrait encore un dernier changement. En 1998, le Congo était en guerre, ce qui provoqua un exode massif vers la Belgique. Et, parmi les Congolais, on comptait bon nombre d'anciens professeurs entre 50 et 60 ans. Ces personnes vont rejoindre le Manguier en Fleurs. Et comme cette communauté connaissait une grande solitude, nous avons mis sur pied un groupe de travail pour personnes âgées. » (C1)

L'association travaille avec des professionnels bénévoles, pour la plupart des citoyens issus de l'immigration. Ceux-ci sont répartis en deux groupes différents. La directrice de l'association est d'origine congolaise et francophone. Elle est mariée à un homme d'origine belge qui parle le néerlandais. Cela attire deux groupes de volontaires : un groupe d'anciens enseignants congolais, des bénévoles issus de la communauté africaine de Bruxelles et des bénévoles avec d'autres antécédents migratoires, ainsi qu'une série de bénévoles issus des réseaux néerlandophones. On trouve également des employés qui sont payés pour dispenser des cours de langue.

L'association cherche à s'organiser en fonction des réalités institutionnelles auxquelles elle fait face. Elle tente en outre de répondre aux différents besoins formulés par les participants : mise en règle de documents, organisation de cours de langue et d'éducation (non) formelle, mise sur pied de classes de devoirs et de promotion de l'hygiène, ainsi qu'une série d'activités socioculturelles. Comme l'explique un employé du BWR : « Ce qu'ils font constitue souvent

un premier pas vers des formes de mobilité sociale. » (B1). De par son accessibilité, voire son absence de seuil, le Manguier en Fleurs, grâce à ses méthodes de travail, offre aux primo-arrivants des possibilités d'intégration et/ou de mobilité sociale.

3. Diversité

On considère traditionnellement que la solidarité favorise l'homogénéité et que l'hétérogénéité entrave (dans le meilleur des cas) la solidarité. DieGem entend sortir de cette opposition entre solidarité et hétérogénéité en recherchant des formes de solidarité dans la diversité. Mais comment décrire la diversité ? Comment cette diversité est-elle ressentie par ceux qui la vivent ?

Le Manguier en Fleurs connaît une énorme diversité. Les participants viennent de partout dans le monde. On y trouve à la fois des personnes suivant une procédure de reconnaissance, des réfugiés déjà reconnus bénéficiant d'une protection subsidiaire (temporaire) et donc de reconnaissance, mais aussi des personnes sans titre de séjour officiel ou des citoyens arrivés en Belgique en toute légalité via différents canaux de migration : migration matrimoniale, migration de travail, regroupement familial... en bref, un public superdivers.

Si la superdiversité se manifeste au sein de cette association, c'est que bien souvent, ces nouveaux citoyens, une fois arrivés à Bruxelles, font face à un nombre limité de choix. Les groupes du Manguier se composent principalement de personnes qui ne peuvent pas directement recourir aux autres initiatives d'apprentissage proposées : éducation primaire, centre d'apprentissage ou encore éducation non formelle. Cela s'explique soit par l'absence de papiers, par un manque de ressources financières ou le fait que les initiatives existantes sont hors de portée. Songeons à un centre d'éducation primaire tel que Brusseeleer, qui n'est plus accessible aux migrants sans papiers, ou même à Citizenne, la section bruxelloise de Vormingplus.

Le Manguier en Fleurs reflète également la diversité en tant qu'organisation. Cette diversité se retrouve chez les professionnels bénévoles.

« Le corps professoral est également multiculturel. Il y a des Belges, des Africains, des Marocains. Notre équipe est donc elle-même multiculturelle et mixte. Ce sont tous des enseignants, des gens qui ont suivi une formation à cet effet. Et qui suivent parfois un recyclage afin de transmettre la langue. On essaie alors avec tous les moyens dont on dispose de transmettre la langue. Et nous le faisons à force de répétitions et de gestes, via un test de langue pour les gens. » (V1)

La diversité se retrouve également dans le mode d'organisation. C'est délibérément que le Manguier en Fleurs ne se pense pas comme auto-organisation ethnoculturelle et catégorielle basée sur une seule identité et/ou préférence religieuse. **L'organisation a fait le choix du non confessionnalisme et du pluralisme.** Lieu partagé, le Manguier permet la création d'un dénominateur commun.

« Nous sommes une organisation non confessionnelle, pluraliste...Nous misons de toute façon sur un public superdivers. Ce qui ne facilite pas la tâche. Mais nous le faisons via la rencontre et la formation. » (C1)

« Le Manguier en Fleurs, c'est une espace pluraliste, non confessionnel, impossible à réduire à un seul groupe, et divers ; un espace politique et social où chacun trouve sa place. C'est notre dénominateur commun à tous. » (C1)

Les primo-arrivants arrivent *de facto* dans une association superdiverse (cf. ci-dessous la section « Lieu »). Au vu du contexte organisationnel superdivers dont elles dépendent, **les contacts constituent pour ces personnes une nécessité**, elles se doivent de circuler dans un environnement d'apprentissage superdivers et de participer à des activités communes.

Pour l'association, la diversité est avant tout quelque chose qu'il convient de travailler et non pas un simple sujet de manifeste. La vision de la diversité transparait également avant tout dans sa pratique quotidienne. Lorsqu'on leur demande de quels documents de politique ils disposent sur le sujet de la « diversité », les professionnels répondent : « *Nous n'avons pas de textes spécifiques sur la diversité. Nous la vivons au quotidien* » (C1)¹¹. En d'autres termes, la « diversité » ne représente pas seulement pour le Manguier une donnée, ce que l'association recherche avant tout c'est l'interaction interculturelle et donc la « diversité active » au sein des différents groupes qui la fréquentent. C'est pourquoi les cours de langue se voient également doublés d'activités socioculturelles.

¹¹ Voir également l'entretien avec les professionnels bénévoles (2) du Manguier en Fleurs.

4. Pratiques interpersonnelles de solidarité

Par solidarité, nous entendons la volonté de partager et de redistribuer sur base d'un sentiment de solidarité et de loyauté. Nous pouvons partager des moyens matériels, mais aussi des choses immatérielles comme le temps, l'espace et l'identité. Nous cherchons de nouvelles formes de solidarité qui voient des gens d'origines diverses se côtoyer et s'engager dans des pratiques interpersonnelles. Quelles sont dès lors les principales pratiques de solidarité ?

Pratiques interpersonnelles de solidarité entre professionnels et participants

L'identité centrale du Manguier est mise en évidence dans **la faible hiérarchisation des relations entre professionnels bénévoles et participants**. Il existe une **forte relation de confiance** entre participants et accompagnateurs. Ces derniers ne sont pas seulement des « enseignants » ou des « professionnels » qui se cantonnent dans un rôle de professionnel et maintiennent envers les participants une distance critique. Ils mettent l'accent sur la proximité et ce sont avant tout la « présence » et l'empathie qui guident leur attitude. On trouve un bel exemple de cette dernière dans cet extrait d'un entretien avec la coordinatrice du Manguier :

« La solidarité, pour moi, c'est avoir honte de manger, d'avoir faim même, en présence de quelqu'un qui n'a pas à manger. De quelqu'un qui souffre de faim. Ou d'oser se prétendre un intellectuel devant un analphabète. Nous devons avoir honte d'écraser les autres, de tirer le pouvoir à soi. Il faut devenir solidaire en ayant honte d'être heureux tout seul, de réussir tout seul. » (C1)

Lorsqu'on les interroge sur le « pourquoi » de leur venue au Manguier, les participants répondent bien souvent la même chose. Ils disent par exemple : « *They are one of us* » (D1) et : « *Les gens sont là pour nous* » ; ou encore : « *Parce qu'ils sont toujours là, prêts pour nous et nos questions* ». Et : « *Quoi que l'on demande, qu'il s'agisse de documents ou autres, ils sont toujours là pour nous.* » (D2).

Cette présence se voit parfois qualifiée d'« accueil chaleureux ». La base et la réalité quotidienne favorisent l'organisation d'un lieu qui, de par son accessibilité, permet aux gens de venir et de se rencontrer.

« Certains disent même parfois que nous sommes une sorte d'accueil - un accueil chaleureux, comme ils le disent eux-mêmes. Ils s'en servent pour combattre la solitude. Ils rapprochent les gens et soulagent souvent les premiers besoins. C'est particulièrement important pour les gens avec un statut de résidence précaire. » (B1)

Le travail de proximité et la pratique d'un « accueil chaleureux » peuvent avoir des applications très concrètes. Voici un exemple de détection des besoins par la proximité, ainsi que la réponse qui y est apportée :

« Un participant masculin, sans-papiers d'origine marocaine, s'endort constamment pendant les cours de langue. Il n'y a qu'ici qu'il peut suivre des cours de langue en raison de son statut (sans documents officiels). Il en est fier et se montre généralement très actif en classe. On lui a déjà demandé à plusieurs reprises de répondre à une

question. Dans l'état de lassitude qui est le sien, il n'est pas vraiment en mesure de répondre de façon adéquate. Après un moment, la professionnelle lui demande ce qui ne va pas. Elle s'approche de lui familièrement. Elle le connaît très bien. Elle se met à parler de la famille, du temps passé entre amis. Il semble, lorsqu'on répète les questions en français, tout comprendre assez bien. Elle demande : « Y a-t-il encore autre chose qui t'empêche de dormir ? ». L'homme montre sa main, visiblement blessée et infectée. Il dit qu'il a mal à la tête. « Et le docteur ? » demande-t-elle. « Les papiers... les documents... » répond-il alors. Sa carte médicale – pour sans-papiers – n'est pas en règle. Elle indique le rez-de-chaussée et désigne la secrétaire, qui s'occupe également de toutes sortes de documents et pourvoit à toutes sortes de besoins. Elle apporte des antidouleurs et essaie de prendre rendez-vous avec un docteur de sa connaissance. » (Observations, juin 2014, Pascal Debruyne)

La proximité pendant les cours est également essentielle d'autres façons. On tient compte en permanence de l'environnement des participants. Pendant le cours de français, par exemple, on aborde le thème de la santé, on pose des questions sur l'hygiène et la santé en Turquie ou au Ghana, ou encore sur le fait d'être malade en Chine.

La proximité, c'est tout d'abord être aux côtés, là où se trouvent les gens et les participants. La politique du Manguier en Fleurs démarre de la base, c'est elle qui engendre la solidarité entre participants.

« Bien sûr que la proximité est essentielle. Les politiciens, les professionnels rémunérés ne le comprennent pas, eux. Les gens sont montés les uns contre les autres à distance. C'est dans la proximité que les différences surgissent, mais également qu'on les surmonte. On voit la couleur, on entend la langue, l'histoire des gens, d'où ils viennent, ce qu'ils font et ce qu'ils savent faire, ou encore ce qu'ils veulent faire. Pour moi c'est ça la politique. La véritable politique commence par l'écoute de cette base. (...) Je suis resté à la base. Car c'est là qu'on peut faire de la politique. » (C1).

La force de cette approche de proximité n'est pas uniquement de répondre à des besoins et exigences spécifiques, mais avant tout de les constater, de les identifier. La plupart des participants y voient une forme de reconnaissance. Ils sont reconnus pour ce qu'ils sont, et on sait ce dont ils ont besoin pour être véritablement eux-mêmes. C'est dans cette forme de reconnaissance que réside la solidarité interpersonnelle.

« Il existe de nombreux besoins sociaux qui ne sont pas reconnus. Ces gens n'ont pas uniquement des besoins sociaux (situations de précarité, etc.), ils ont également pris la fuite. Ils ont vu la guerre. Ils ont besoin d'une oreille attentive, de soutien. Ils ont besoin d'être compris. Ils ont besoin de soins, tant physiques que moraux. Mais il est nécessaire de convertir ces besoins en points forts, d'en faire quelque chose de positif. Ils ont besoin d'humanité. Et ils ont besoin d'une politique pour laquelle ils existent, pour laquelle ils peuvent être eux-mêmes. » (C1)

Cette approche vise – et c'est ici que résident les pratiques interpersonnelles de solidarité – à soutenir les gens dans un trajet d'intégration qu'ils ont eux-mêmes choisi. Les tuteurs bénévoles le font non seulement en soutenant les participants individuels (aiguiller le

processus d'intégration, régler la paperasse, diriger vers les différents types de services), mais aussi en organisant entre participants des réseaux d'échange d'informations et de soutien émotionnel et mental. Les pratiques interpersonnelles de solidarité, ce sont des bénévoles professionnels qui partagent leur temps et leurs ressources, mais aussi des choses intangibles comme l'empathie et la compréhension envers les participants.

Cette proximité et cette présence reviennent précisément comme une dynamique qui distingue le Manguier des autres organismes sociaux ou institutions de protection sociale. Comme il y a peu d'obstacles – et pas d'obstacles financiers – et que le mode de fonctionnement et le travail se basent principalement sur les besoins et exigences réelles, les participants peuvent non seulement venir, mais se sentent également personnellement concernés. Il existe une importante action de différenciation qui permet de répondre « ici et maintenant » aux besoins qui se font jour.

Les besoins qui se posent, et la manière dont ils se présentent, ne sont pas détectés le plus naturellement du monde dans d'autres endroits ou institutions d'aide sociale ou relevant de l'État-providence. Cet écart entre le public des organisations d'entraide et celui de l'aide sociale conventionnelle se reflète également dans les chiffres. Un rapport (KROLS, 2015, 50-57) décrit les résultats d'une enquête menée auprès des établissements d'aide sociale bruxellois pour savoir quel public, selon eux, ceux-ci n'atteignent pas suffisamment. 94,1 % ont répondu « les personnes avec une origine ethnoculturelle » et 20,6 % « les personnes avec un profil socio-économique vulnérable ». D'autres travailleurs sociaux expriment eux aussi leur grande inquiétude quant à la « proximité » dans la recherche :

« Le travail préventif, sur base des références, voilà ce qui selon moi manque un peu dans notre façon de faire. Je suis allé une fois visiter une école, et je me suis caché, vraiment, je me suis encouru » (Entretien avec un professionnel CAW Bruxelles, in DE DONDER, L., *ea.*, 2014)

Solidarité interpersonnelle entre participants

Des réseaux solides voient également le jour **entre participants eux-mêmes**. Un tour de table met en évidence l'existence de deux types de réseaux forts : ceux qui existent déjà et se basent sur les relations familiales ou ethniques, et les nouveaux réseaux d'amitié formés au Manguier. C'est à ces derniers surtout que l'association contribue en majorité. Elle le fait principalement en mêlant les classes et en mettant l'accent, pendant les activités, sur la cohésion sociale et la rencontre dans la superdiversité. Ces réseaux d'amitié favorisent la solidarité réciproque : les gens apprennent à se connaître, se soutiennent mutuellement et échangent des informations. Ce sont des formes de communautés de destin partagées où l'on décide de partager et de redistribuer. Les gens se rencontrent dans la vulnérabilité mutuelle. Des participants l'ont exprimé comme suit :

« Ici, nous aimons la diversité. Nous fonctionnons comme une famille. Nous apprenons ainsi à vivre ensemble. Nous partageons notre nourriture, et nous apprenons à construire des amitiés. Et nous devenons amis, même en dehors du Manguier, même en dehors de cet endroit. Les amitiés naissent ici par la base. » (D2).

« Nous parlons ensemble, nous échangeons des conseils. Nous faisons des échanges ici. Cela peut être des choses de tous les jours mais aussi du soutien. Nous échangeons nos sentiments et ce que nous savons du monde qui nous entoure. Quand quelque chose se produit, comme par exemple à Molenbeek, avec les stéréotypes sur « nous » et « eux » qui vont bon train, nous en discutons ensemble, ainsi que de la façon dont tout cela nous touche. Nous forgeons ainsi des amitiés. Nous nous rencontrons en dehors des cours et des activités, nous nous téléphonons. Et lorsque nous sommes perdus, pour les papiers ou des choses comme le CPAS et ainsi de suite, ... eh bien, les gens se soutiennent, et si ça ne marche pas, nous demandons à quelqu'un du Manguier » (D2).

5. Pratiques de citoyenneté

La solidarité est en général basée sur le statut de citoyen : l'appartenance officielle à une communauté politique donne accès à une série de services (redistributifs). DieGem cherche comment faire naître de nouvelles formes de solidarité sur base de pratiques de citoyenneté concrètes au sein de l'espace public, qu'il s'agisse de reconnaissance culturelle, de représentation politique ou de redistribution économique.

La citoyenneté constitue dans de nombreuses auto-organisations une donnée cruciale, en ce sens que les participants sont généralement traités comme des « citoyens de seconde zone » et qu'il leur est difficile (contrairement à ceux qui sont nés ici) d'acquérir la citoyenneté formelle et les droits que celle-ci entraîne. Le contexte quotidien qui est le leur touche donc au cœur des questions de citoyenneté et à leur organisation au niveau local, régional, national et mondial.

« Pas besoin d'expliquer à ces minorités ce que sont participation, démocratie, droits ou citoyenneté. Ils le comprennent fort bien, justement parce qu'ils y sont confrontés au quotidien, et pas toujours de manière positive. Les auto-organisations comprennent le monde, la migration, la mondialisation. » (B1).

Dans ce monde complexe, une auto-organisation comme le Manguier en Fleurs tente de donner un point d'appui aux participants afin de les aider à s'y retrouver et à faire des choix dans le trajet d'intégration qui est le leur, ce qui se traduit parfois par une aide à la prise en charge de leur parcours de citoyenneté, auquel ils peuvent aussi contribuer à donner forme :

« La citoyenneté, pour nos participants, cela signifie devenir acteur de sa propre histoire. Une histoire qu'ils écrivent avec les autres. Cela signifie qu'ils participent à la vie sociale. Vous pouvez leur demander. Ils se rencontrent, voient la situation des autres, la diversité à l'œuvre entre eux. Si on arrive à faire comprendre la diversité aux gens, ensemble, alors c'est de la citoyenneté. Cela donne naissance à un « nous » qui revendique ses droits. » (V1).

5.1. Reconnaissance culturelle

L'aspect culturel de la reconnaissance se retrouve dans les différentes pratiques de l'association. Les cours de langue se font à travers des exemples qui correspondent à l'environnement des participants et ont pour but de faire naître des discussions sur le sujet. Le contexte migratoire personnel des participants est ainsi placé au cœur du processus d'apprentissage. C'est également le cas du travail effectué avec les seniors congolais, consacré aux histoires de migration qui leur sont propres. On reconnaît donc l'existence de ces contextes et trajets culturels et on leur donne une place. La reconnaissance spécifiquement culturelle se manifeste au cours des activités socioculturelles, comme par exemple la journée des femmes organisée par le Manguier en Fleurs. Une conférence générale sur la rencontre interculturelle pour tous fut suivie d'un buffet du monde qui permit à tous les participants de présenter leurs traditions alimentaires. Vint ensuite un défilé de mode avec toutes les dames

du Manguier, qui se présentèrent dans la tradition propre à leur pays ou culture. L'espace de diversité culturelle et les différentes formes de pratique culturelle ainsi entremêlées entraînent une reconnaissance culturelle.

Mais la « reconnaissance » au Manguier n'est pas uniquement une donnée culturelle. Il ne s'agit pas seulement de revendications particulières de reconnaissance culturelle associées à une identité ethnique ou culturelle. L'organisation reconnaît la dimension culturelle de l'identité, mais de par son approche non catégorique et non confessionnelle, elle transcende également cette dimension.

« La reconnaissance culturelle importe beaucoup pour certaines communautés. Ce n'est pas vraiment le cas, selon moi, de la communauté africaine. Nous portons l'habit et concentrons notre attention sur d'autres choses : faire ressortir sa beauté propre. L'émancipation se situe pour nous beaucoup plus au niveau de l'enseignement et de la façon dont nous pouvons devenir acteurs de la société. Mais ça, c'est pour « nous ». L'échange et tout ça. Le costume n'est pas un but d'émancipation, c'est juste une question d'élégance. Il peut, c'est vrai, constituer une forme de communication entre nous. » (C1)

Outre son aspect culturel, la reconnaissance signifie plus globalement que les participants sont reconnus pour ce qu'ils sont en tant que personne et en tant que collectivité, la façon également dont ils « profilent » leur propre identité sur les autres.

« Les gens se sentent reconnus parce que leur présence est acceptée. Sans crainte des préjugés ou quoi que ce soit. Au sein des groupes culturellement homogènes, les seniors congolais par exemple. Là, entre égaux, ils peuvent être eux-mêmes. Imaginez-vous donc. Bien sûr, il y a des conflits politiques sous-jacents. Entre Rwandais et Congolais, par exemple. Cela joue aussi. Mais au final... eh bien... nous sommes qui nous sommes. » (B1)

5.2. Représentation politique

La demande de représentation politique entraîne immédiatement chez les participants eux-mêmes une tension entre la « représentation politique vis-à-vis de l'extérieur » et la « représentation politique en tant qu'objectif ». Le Manguier tente, dans le premier cas, de sensibiliser les acteurs externes tels que l'aide sociale ou les décideurs politiques au cadre de vie des participants par le biais de la représentation externe et la défense de leurs intérêts. Dans le second cas, elle essaie de conscientiser les participants mêmes, afin qu'ils puissent se représenter eux-mêmes. Il s'agit dans ce cas d'un processus d'apprentissage lent. Le processus d'apprentissage par lequel on tente de gagner les participants à la cause de leur émancipation et consolidation personnelle s'avère plus difficile que la représentation politique réduite à la simple défense des intérêts. À la question de savoir si la représentation politique peut couvrir l'émancipation des participants, la coordinatrice du Manguier en Fleurs répond :

« Oui, c'est possible. Mais, en fin de compte, il importe que les participants le veulent, le soutiennent et le comprennent par l'apprentissage. Je me suis encore rendue à Charleroi en novembre pour présenter notre méthode de travail. Il faut faire ça

aussi... les partis et la société civile. Cela doit se faire partout en Belgique. C'est une question de moyens, et ainsi de suite. Soit... nous ne sommes pas organisés. C'est ainsi. En tant que communautés. Mais il faut passer par ce processus. Et il faut élever la voix. Ça prend du temps. » (C1)

Au moyen d'une série d'activités et de pratiques, le Manguier cherche autant que possible la réalisation des droits fondamentaux des participants. Et là où on se heurte aux limites et aux limitations de l'organisation, on tente d'activer les réseaux plus larges dont le Manguier fait partie, afin d'écheler les problèmes. De cette façon se crée pour les groupes cibles du Manguier une représentation politique à des échelons supérieurs. Power Care, **un portique** regroupant diverses auto-organisations, est un tel réseau.

« Le travail des portiques et notre travail au sein de Power Care ont, à travers la rencontre, apporté beaucoup. Un réseau s'est formé. Elles [les auto-organisations actives dans le portique Power Care] n'ont pas le temps pour ça, cela leur a donné une même perspective sur le monde, un agenda commun. Quelques personnes se sont vraiment retrouvées. Des échanges fructueux ont eu lieu. Les portiques disposent d'un potentiel politique. Il n'existe pas pour l'instant. Il faut pour cela que tous les gens autour de la table partagent le même état d'esprit. Et cela vaut pour les autorités aussi. Beaucoup d'organisations estiment qu'elles manquent de fonds, etc., mais chez Power Care, le souci principal est d'être entendu. Ils veulent être entendus. C'est à cela que servent les portiques. » (B1).

Le projet des portiques a été lancé par la COCON afin de renforcer les auto-organisations et de permettre la création de voies d'accès vers l'aide sociale conventionnelle ou d'autres institutions sociales. Mais pour des raisons inconnues, le projet des portiques a été abandonné jusqu'à nouvel ordre, rendant compliquée toute représentation politique. Un chargé de mission du Comité international décrit ce processus des portiques :

« On voulait en tout cas, avec les portiques, donner un cadre à la complexité. Mais cela s'est bien vite avéré être un cadeau empoisonné. L'entière responsabilité retombait sur les auto-organisations. On visait l'orientation mais ceux qui devaient recevoir avaient peu ou pas de responsabilité. C'est évidemment impossible à atteindre et pas très loyal. Les portiques ont pourtant fait pas mal de bonnes choses. Ils ont appris à travailler avec les réguliers. Il y avait bien un peu d'orientation, mais elle s'est avérée très difficile en raison de la bureaucratie environnante. On a également obtenu une certaine professionnalisation au sein de ce portique. » (B2)

La fédération est en outre utilisée comme niveau plus élevé de solidarité à distance. *« Une fédération d'auto-organisations constitue une Association nationale (fédération) comptant différents membres / centres / départements. Elle agit comme une coupole d'auto-organisations socioculturelles pour allochtones. On compte, en Flandre et à Bruxelles, 13 associations nationales socioculturelles ou fédérations reconnues sur base du décret de travail socioculturel. »* (Site de la Fédération d'auto-organisations en Flandre, FZOVl : <http://www.fzovl.be/>). En ce qui concerne le Manguier, c'est le Comité international (CI) qui transmet les préoccupations et les problèmes des auto-organisations aux hautes instances politiques.

« Mais pas en tant qu'organisation. L'organisation et nous-mêmes nous préoccupons pourtant de politique. Nous sommes foncièrement politiques. C'est pourquoi nous agissons. Mais pas seulement en allant dans la rue. Et bien sûr, nous employons d'autres réseaux comme Power Care et le Comité international (CI). Pour nos subsides, etc. Pour ça. Et pour votre article. Pour ça. Avec les réseaux, on fait de la politique classique. Car ils peuvent défendre nos intérêts. » (C1)

Constituer des réseaux avec les responsables politiques s'avère beaucoup plus difficile. Les gens sont convaincus qu'il existe un fossé entre l'environnement des participants au sein duquel opèrent les auto-organisations et celui de la politique. Cela s'exprime également en termes de représentation politique ; on constate une trop faible canalisation des besoins et des exigences des auto-organisations vers le monde politique.

« L'idée d'une démocratie élargie est nécessaire. Une plate-forme avec les autorités pour pouvoir placer son mot. Les autorités comme partenaire, afin de parvenir à des décisions communes. Cela revient constamment chez elles [les auto-organisations] : « impliquez-nous dès le début ». On fait actuellement appel à elles en fin de parcours en ce qui concerne le suivi des migrants. Cela les étonne beaucoup et cause de nombreuses frustrations. Je crois que la piste, c'est de faire quelque chose avec cette colère. La question est de savoir s'il y a de la canalisation. » (B1)

Si la relation entre auto-organisations et autorités politiques s'avère compliquée et si le partenariat décrit ci-dessus est si difficile à réaliser, c'est que les auto-organisations perçoivent la participation telle qu'elle se présente actuellement comme une participation feinte.

« Et les organisations en ont plus qu'assez de cette participation feinte. [...] Elles sont instrumentalisées. Elles ont fait de la représentation de groupes cibles, etc. Elles en ont marre. Je n'arrive plus à les attirer à des choses comme les comités consultatifs, la coordination pour donner des conseils, etc. Cela a perdu tout crédit. » (B1)

La coordinatrice du Manguier fait état de la déception en matière de participation officielle des minorités et des auto-organisations. Il y a trop de détournement et de récupération des organisations sans qu'il y ait vraiment de respect mutuel.

« Il nous arrive d'être invités et de participer parfois aux activités d'autres institutions, mais malheureusement nous avons parfois un sentiment de récupération et d'usurpation. Pourtant, personne ne peut vivre seul, nous avons besoin les uns des autres, « car il faut deux doigts pour faire un nœud ». Il faut tout simplement se fixer des modalités non seulement de tolérance mais également de respect pour mieux collaborer. » (C1-2)

5.3. Redistribution économique

La redistribution matérielle au sein même du Manguier est difficilement réalisable. Il y a tout d'abord un manque de moyens financiers ou de pratiques permettant d'assurer la

redistribution, comme une banque d'épargne par exemple¹². Ensuite, de par son caractère très local, le Manguier en Fleurs agit à une échelle trop petite que pour organiser, avec des groupes aussi vulnérables, la solidarité sous forme de redistribution économique. Un grand nombre de pratiques sont pourtant mises en place pour aider les participants à avoir accès à toutes sortes de services sociaux, c'est-à-dire dans le cadre des structures de redistribution existantes au sein de la société dans son ensemble. Cette redistribution du temps et de l'engagement s'effectue également au sein même de l'organisation afin de garantir aux participants l'accès à toutes sortes de services sociaux et des services.

« Il y a de nombreux seniors, aussi pour les adultes. Notre choix se porte souvent sur la santé. Et nous les mettons en contact avec une infirmière, par exemple. C'est alors qu'arrivent ces médecins. Les seniors viennent de leur propre initiative, avec leurs questions, etc. Cela les occupe. Et ils n'ont pas accès au secteur des soins de santé. Ce n'est pas uniquement une question de seuils, mais aussi d'argent. Ils ont "besoin de soins". » (C1)

« J'ai été voir un avocat avec différents participants, pour aider à traduire pour eux, pour les aider un peu, quoi, et voir comment cela se passait... (C1)

« J'ai déjà personnellement accompagné des personnes au CPAS, pour qu'ils puissent s'y retrouver et expliquer leurs problèmes... » (Entretien avec un professionnel bénévole, Le Manguier en Fleurs, in De Donder, et al. 2014)

« J'ai déjà aidé des gens à trouver un logement. J'avance même de l'argent lorsqu'ils en ont besoin. Je fais confiance. » (V3)

« Nous écoutons les autres, c'est la fonction sociale des classe de devoirs. Il y a des parents qui ne comprennent pas les messages de l'école. Alors, nous les lisons ensemble. Ou alors nous nous rendons avec eux à l'école, munis de la lettre. Nous n'en obtenons pas vraiment de reconnaissance, car nous n'avons pas d'assistants sociaux officiels. » (V1)

¹² Les autres auto-organisations au sein du portique Power Care mettent en place toutes sortes de micropratiques de solidarité, de réseaux de soutien d'égal à égal et de caisses d'épargne collectives au sein des communautés.

« Quand j'entends les histoires, on tente beaucoup de former des réseaux au sein des communautés. Comme Mama Regine, un réseau informel qui se rend dans les églises pour discuter de questions de santé au sein de la communauté africaine. L'organisation « el Andino » aussi, qui utilise des caisses d'épargne pour assurer la redistribution aux primo-arrivants au sein des auto-organisations. On recherche véritablement des choses, des projets à mettre sur pied, comme des groupes d'épargne. Il y a aussi une organisation brésilienne qui organise une sorte de « community therapy » : du soutien psychique d'égal à égal. On prend en charge les cassures causées par la migration au sein de groupes de parole. Le thème du secteur de la santé mentale est manifestement très populaire. Ils font ça aussi, chercher des alternatives concrètes, parce qu'ils ont tourné le dos à l'aide sociale. Ils ne trouvent pas de compréhension, pas d'accès. Ce genre de groupe a aussi un background. On voit passer dans les présentations de ces groupes un Paulo Freire, un Boal. Ils ont un cadre. Ce n'est pas le cas de toutes les organisations. On pourrait très bien faire du coaching depuis l'aide sociale. » (B1)

6. Sources de solidarité

Qu'est-ce qui pousser les gens à partager et à redistribuer ? La littérature sociologique discerne quatre sources de solidarité : l'interdépendance, le partage des normes et valeurs, le conflit et la rencontre.

Les sources de solidarité les plus importantes sont l'interdépendance et la rencontre. La première source de solidarité, l'interdépendance, nous éclaire sur les réseaux de soutien mutuel qui se forment entre participants dans le cadre de leur trajet d'intégration. Parce qu'ils trouvent parfois peu de soutien et d'attaches auprès des autres organisations ou services, les primo-arrivants comptent beaucoup les uns sur les autres. La deuxième source de solidarité, la rencontre, a une fonction double. Elle renforce les réseaux entre personnes. Et la rencontre au sein de l'organisation sert aussi un but politique. On tente de tisser des liens entre les différentes nationalités, fort de la conviction que cela reflète l'avenir de Bruxelles comme ville superdiverse. Outre l'interdépendance et la rencontre, nous abordons également plus loin le partage des normes et valeurs, ainsi que le conflit, comme sources de solidarité.

6.1. L'interdépendance

Le ciment qui relie une société trouve selon cette vision son origine dans le fait que les gens sont conscients qu'en raison de la division excessive du travail, ils dépendent les uns des autres. Dans un contexte de dépendance mutuelle, la solidarité naît d'un besoin d'interaction et de coopération.

Les participants au Manguier en Fleurs découvrent l'interdépendance comme source de solidarité car ils ne peuvent souvent, pour toutes sortes de raisons, recourir aux services sociaux existants. Ils sont donc tributaires des réseaux partagés, qui font dès lors partie de l'infrastructure d'arrivée, dans le but d'acquérir des informations et d'obtenir le soutien social et émotionnel leur permettant de se retrouver dans la société belge et d'avancer ensemble dans le processus d'intégration.

« Les gens viennent ici car il s'agit d'une activité sociale et qu'ils font le choix d'acquérir un plus grande liberté en interagissant plus activement avec les autres. Les autorités nous approchent parfois pour nos pratiques éducatives, mais nous ne nous contentons pas d'apprendre une langue aux gens. S'ils viennent ici, c'est pour partager des informations, apprendre à se connaître et former des réseaux avec d'autres personnes avec lesquelles ils peuvent partager des choses. Ils parviennent ainsi à se soutenir mutuellement et à trouver leur chemin dans la vie. » (V2)

Les participants décrivent, au cours des entretiens et observations, la façon dont ils établissent des réseaux d'amitié par-delà l'identité ethnique et culturelle. Ils apprennent à se connaître pendant les cours de langue et les activités sociales et culturelles du Manguier en Fleurs. Les relations mutuelles se renforcent, même en dehors des moments passés au Manguier. Les participants décrivent comment ils échangent principalement des informations sur les questions d'intégration ou des questions pratiques telles que la localisation des services dans

la commune. Mais les participants se rendent également visite les uns les autres, à la maison, pour se soutenir de façon plus conviviale. Deux participants, l'un indien et l'autre pakistanais, décrivent ainsi leur amitié au cours d'une conversation. À la question : *“And do you ever talk politics amongst each other?”*, ils répondent : *“No, we became friends and visit each other's homes. We do things together and support each other. We leave out the politics of our home countries.”* (Notes de terrain, observations et entretiens avec des participants au cours d'un « petit-déjeuner équitable », février 2016).

6.2. La rencontre

Selon cette approche, des formes informelles de solidarité naissent de petites rencontres fortuites. Par l'interaction et le dialogue, les gens apprennent à mieux se connaître et la société devient plus tolérante.

La rencontre en tant que source de solidarité revêt au Manguier un caractère interculturel spécifique. La « rencontre interculturelle » prend racine dans l'organisation pendant les cours de langue. Ceux-ci répondent à un besoin d'acquisition du langage. Ils servent à mettre les gens en contact. En fin de compte, ces cours de langues fonctionnent comme une sorte de vivier dans lequel pêcher d'autres activités du Manguier. Les participants aux cours de langues sont invités à des activités socioculturelles qui permettent, via la rencontre, de travailler au développement de relations sociales réciproques.

« Ça commence par la langue que nous apprenons aux gens. Ce sont eux qui expriment ce besoin spécifique. Pendant les cours de langues, nous donnons une place à la langue de tous. Nous permettons ainsi à la langue de chacun d'exister et nous offrons de la reconnaissance aux participants. Leur langue peut exister. Et nous donnons la place au cadre de vie quotidien des gens. Nous leur apprenons une langue qu'ils peuvent utiliser au quotidien. Ce sont les gens eux-mêmes qui choisissent la langue et qui suivent les cours. Mais c'est notre vivier : les cours de langues. C'est là que nous mettons les gens en commun. Et de là, nous leur demandons de participer à des activités. Car c'est comme ça que nous pouvons rassembler les gens. Un peu comme la Fête des femmes lors de la journée de la femme à laquelle tu as participé. Nous les rassemblons par le geste et la parole. » (C1)

Mais il y a plus. Selon l'organisation, la rencontre forme également la base de cette autre forme de solidarité qu'est le « conflit ».

« D'après mon expérience, se trouver et se rencontrer procure une forme de bonheur. Je sais qu'il existe à cet égard une forme de critique : se rencontrer, organiser la convivialité, ce n'est pas vraiment de la politique. Eh bien, ce n'est pas vrai. Les rapports de convivialité, la rencontre, c'est essentiel à nos yeux. Chaque rencontre contient une part de conflit. C'est mettre deux personnes l'une en face de l'autre. Cela débouche sur de la discussion, du désaccord, et des opinions qui engendrent des résultats. La convivialité, ce n'est pas « juste comme ça », sans qu'il n'y ait vraiment rien. Il y a toujours « quelque chose » qui naît dans la relation avec l'autre. Pour moi, les gens qui rejettent la rencontre ne comprennent rien à la politique. » (C1)



La rencontre fonctionne comme source de solidarité en ce qu'elle crée un espace de dialogue entre les participants. Pour le Manguier, cette rencontre instaure un espace de dialogue qui favorise la discussion et donne naissance à un fondement de lutte commune :

« Nous employons cette phrase : “ L’objectif : la rencontre, ce n’est pas une affaire innocente. Ne dites pas cela. Il n’y a pas de rencontre sans lutte. Il n’y a pas de lutte sans conflit social. Et il n’y a pas de lutte sans stratégie et sans réflexion. Un lieu ou un espace de convivialité et un espace de discussion, d’opposition, un endroit d’échange de culture et de pratique de la solidarité.” C’est notre essence. » (C1)

« La rencontre est un pas vers la lutte : c’est s’approcher. Car la lutte n’est pas une rencontre, et vice versa. Elle est dans la relation entre les deux. Et dans l’interaction. Nous pouvons très bien nous rencontrer sans nous rencontrer. C’est de l’interaction, du dialogue que naît la lutte. Nous nous positionnons dans la rencontre et nous positionnons l’Autre. » (V2)

6.3. La lutte

La solidarité peut s’enraciner dans la lutte. Lutter ensemble engendre des formes de complicité puissantes. L’engagement conjoint pour l’égalité des droits crée un lien.

La rencontre et la lutte sont fortement imbriquées au Manguier. La rencontre donne naissance à des réseaux solides qui sont à la base d’un « nous » différent et superdivers. Ce « nous », au Manguier, s’oppose fermement à un « eux » par lequel ils entendent « la politique », fortement axée sur des communautés linguistiques homogènes. Ce faisant, celle-ci réduit la complexité de la réalité superdiverse à des réalités linguistiques homogènes, et l’intégration à

une simple question de langue et d'acquisition du langage (Voir également « *Description contextualisée* »).

*« Le défi pour nous est que nous demandons aux gens d'être convivial et de coexister dans la diversité, mais **la politique nous pousse, nous et le public, dans des luttes linguistiques.** Les gens s'y engloutissent. La question des bénéficiaires de subventions est vraiment problématique, tout comme leurs tentatives de prise en main par la réduction constante de cette réalité à cette structure. Mais nous ne pouvons pas nous y plier. Les fournisseurs de subventions refusent même des subventions à d'autres organisations si elles se joignent à nous. Ils ne le disent peut-être pas, mais cela ne fait aucun doute, c'est là leur intention. » (C1)*

La rencontre brise ce cercle, car elle remet en question l'homogénéité linguistique et culturelle comme base avérée de la solidarité et du vivre ensemble. Ce genre de pratique de la rencontre, qui laisse libre cours à la complexité et à la superdiversité au sein d'une même organisation et activité, est l'essence même de la façon dont le Manguier génère de la solidarité :

« Le partenariat que nous construisons ici est essentiel pour bâtir un monde différent, un monde meilleur. C'est précisément parce que Bruxelles se compose de diverses minorités que nous pouvons expérimenter en matière de collaboration. Pour le dire de façon un peu mathématique, nous tentons de trouver un dénominateur commun capable de motiver tout le monde. De cette façon, c'est comme elle le disait : « Seuls, nous ne sommes rien, ensemble nous sommes forts. » (C1)

La lutte a également une composante au niveau du contenu. Ce « nous » superdivers est littéralement thématiqué pendant les événements socioculturels. Lors de la Journée de la femme, par exemple, la lutte pour un « nous » superdivers a été thématiquée historiquement. Dans la lignée de la lutte syndicale, de la lutte des femmes et de la lutte des minorités, nous devons aujourd'hui lutter pour la ville superdiverse. Le combat débute pendant et dans la rencontre interculturelle.

« La lutte se retrouve dans les histoires qui racontent la façon dont notre lutte est liée à la transformation de la rencontre en lutte : les ouvriers qui se retrouvent dans la rue et dans les coopératives, les femmes qui s'associent pour formuler ensemble leurs demandes, et les minorités qui se rencontrent et forment ainsi une lutte commune, même s'ils proviennent de régions différentes. Notre tâche de sensibilisation consiste à raconter et à faire savoir aux autres qu'il ne faut pas attendre que les autres nous accordent des droits. Que nous devons les conquérir nous-mêmes. » (C1)

« La lutte actuelle est la lutte interculturelle des minorités dans la ville, afin que ceux-ci aient des droits sur la ville. » (C1)

6.4. Le partage des normes et valeurs

Selon cette vision, la solidarité est enracinée dans la conscience collective. Le sentiment d'appartenance à une communauté culturelle aux normes et valeurs partagées crée une solidarité entre ceux qui adhèrent à ces normes et valeurs communes.

Le partage des normes et valeurs compte beaucoup dans une organisation superdiverse comme le Manguier. Son but est normatif : la « rencontre interculturelle ». Elle se laisse ainsi guider par un principe normatif de pluralisme non confessionnel. Cela signifie qu'aucun « ensemble » de valeurs associées à un groupe ethnique ou religieux ne peut ni ne doit prédominer. En cas de conflit, ces règles de pluralisme non confessionnel sont réitérées et clarifiées. Cette « base » normative n'est donc pas négociable. Il semble, peut-être parce qu'elle n'est pas négociable, que les participants l'acceptent et la contestent rarement, ce que les entretiens ont également confirmé. Les conflits sont rares.

« Quand il y a des conflits. Il n'y a pas de conflits entre professeurs. Mais nous avons eu il y a quelques années un conflit portant sur la religion. Il s'agissait d'une personne juive et d'un musulman. Nous sommes parvenus à le résoudre en disant que nous ne faisons pas de politique de parti, sommes areligieux et non confessionnels. Nous ne pouvons pas nous embarrasser de ces choses. Nous acceptons donc tout le monde. » (V1)

Malgré le peu de contestation et de conflits sur la question du pluralisme non confessionnel et de la rencontre interculturelle, l'association rencontre régulièrement des difficultés pour parvenir à maintenir ces principes au cœur de son mode de fonctionnement. En cause, les nombreux problèmes sociaux des parents et enfants qui prennent le dessus, ainsi que les attentes souvent très pratiques des parents qui ne correspondent pas aux objectifs de la rencontre interculturelle.

Les difficultés rencontrées par l'organisation pour donner la priorité aux normes et valeurs se manifeste dans deux domaines. Premièrement, les règles concernant les classes de devoirs pour enfants. Celles-ci ont pour but de garantir la réalisation de l'objectif de rencontre interculturelle, tandis que les attentes des parents portent avant tout sur l'achèvement des devoirs. L'organisation met en place les classes de devoirs parce qu'il y a un besoin, mais son véritable objectif est la rencontre interculturelle entre enfants et avec les parents. La divergence entre ces deux objectifs remonte à la surface en cas de comportements difficiles et de conflits avec les enfants. Les problèmes sociaux menacent alors de prendre le pas sur l'objectif de rencontre interculturelle. L'organisation ne veut pas endosser le rôle d'assistant social pour ces enfants et attend des parents qu'ils prennent soin du bien-être de leurs enfants. Elle est pourtant consciente qu'elle aurait besoin d'un travailleur social capable de soutenir les parents dans les situations difficiles et précaires (sans-papiers, par exemple).

« Il nous manque également un véritable assistant social. Les problèmes de certaines familles sont d'une telle ampleur et d'une telle complexité que nous avons beaucoup de mal à avoir prise sur eux. Certains parents refilent alors les affaires aux grands-parents, à charge pour ces derniers de s'en occuper. En fin de compte, on ne sait plus qui s'occupe de l'éducation des enfants. Ce sont vraiment des cas sociaux. » (Le Manguier en Fleurs, compte-rendu personnel de réunion, 22 janvier 2016)

Afin de dissiper la tension entre cet objectif et le souhait formel de soutien aux enfants pour leurs devoirs exprimé par les parents, le Manguier a décidé d'introduire une règle : d'abord une heure de devoirs, et ensuite des jeux et activités organisés par les bénévoles. Ces activités ont pour but de faire de la socialisation et de renforcer les compétences interculturelles

nécessaires pour appréhender la superdiversité de la société. C'est justement à cet égard que le Manguier en Fleurs peut constituer un lieu de « rencontre » plutôt qu'une simple « école après l'école ».

Pour faire face à la tension entre les problèmes sociaux qui remontent à la surface et l'objectif de rencontre interculturelle, on oblige également les parents à véritablement entrer « dans » le Manguier quand ils viennent récupérer leurs enfants. On a ainsi pris sur eux et les accompagnateurs peuvent entamer un dialogue concernant les problèmes sociaux. Il existe également une concertation avec les parents, mais ceux-ci ne s'y ruent pas vraiment. En bref, pour réaliser la solidarité au Manguier, il faut également que les parents se sachent impliqués et tiennent compte des normes et valeurs existantes et des règles qu'incarne l'organisation.

« Les parents doivent vraiment venir à la réunion. Ils doivent s'engager à laisser venir leur enfant. Nous devons respecter les règles, et cela vaut également pour eux. Tout le monde se cache derrière son parapluie pour ne pas devoir entamer la conversation. »
 - Angélique : *« Je m'adresse moi-même à tous les parents pour amorcer le dialogue et leur rappeler nos règles de fonctionnement. »* (Le Manguier en Fleurs, compte-rendu personnel de réunion, 22 janvier)

Deuxième zone de tension à propos des normes et valeurs : les activités socioculturelles. Les valeurs qu'il convient de respecter alors sont toujours le respect et la tolérance envers l'autre. La coordinatrice du Manguier fournit avant et pendant chaque activité un cadre de conventions. La mise en place d'une série de conventions en matière d'écoute de l'autre, de tolérance et de respect, mais aussi d'objectifs, vise à assurer le bon déroulement de l'activité. L'objectif de rencontre interculturelle prime toujours, tout comme le respect et la tolérance : l'écoute de l'autre et l'ouverture aux déclarations des autres et au dialogue. Les participants sont également prévenus quand ils ne respectent pas suffisamment le cadre de conventions, que ce soit par la coordinatrice du Manguier elle-même ou par d'autres bénévoles qui guident activement les groupes pendant les activités. Les participants s'y plient au cours des observations. Ils semblent suivre les règles et interagir beaucoup les uns avec les autres. Au cours de conversations informelles, cette interaction dans la superdiversité garantit non seulement l'interaction entre les gens, mais elle permet aussi à de nombreux participants d'apprendre à vraiment se connaître. Il semble que les avantages qu'entraîne le fait de bien se connaître et de se soutenir mutuellement, poussent les gens à voir ces valeurs et règles de pluralisme non confessionnel et de rencontre organisée dans la diversité comme une valeur ajoutée, et à les intégrer.

7. Lieu

DieGem part du principe que de nouvelles formes de solidarité naissent des pratiques qui ont lieu dans les endroits concrets proches (de façon imposée ou non) des personnes avec des antécédents culturels fort divers. De quelle manière le lieu favorise-t-il la mise en place de pratiques innovatrices de solidarité dans la diversité ?

Le choix du Manguier en Fleurs découle pour beaucoup du fait que bon nombre d'autres endroits et organisations ont des seuils plus élevés en matière de participation et d'activités. Les gens sont donc en quelque sorte forcés d'aller au Manguier et y sont **obligatoirement confrontés les uns aux autres** du fait de la superdiversité *de facto* des groupes.

En se basant sur la proximité et la rencontre, et parce que les gens y sont confrontés les uns aux autres, le Manguier en Fleurs met en place ce que l'auteur Ash Amin appelle *politics of propinquity* (politique de proximité) : « *the politics of propinquity may be read as a politics of negotiating the immanent effects of geographical juxtaposition between physical spaces, overlapping communities, contrasting cultural practices,...* » (Amin, 2004, 39). Cette « politique de proximité » (*politics of propinquity*), qui rend transposable la superdiversité et où les pratiques culturelles se rencontrent dans un lieu spécifique, est fort présente au Manguier en Fleurs. L'organisation devient ainsi « un lieu d'engagement » qui, via la proximité et la politique de proximité, produit un autre « nous » superdivers.

Tout ne se passe pourtant pas dans la proximité. **L'organisation est enchevêtrée dans une cartographie globale.** Les gens trouvent aussi le chemin « menant » au Manguier. Les participants trouvent la voie de l'organisation par le « bouche à oreille ». Ils disent qu'ils trouvent souvent la voie du Manguier en Fleurs par le biais des amis et réseaux familiaux. Les participants potentiels (avec ou sans papiers) reçoivent même parfois le nom et l'adresse de l'association avant même de partir. Quelqu'un vivant au Brésil, par exemple, reçoit le nom et l'adresse du Manguier et quitte son pays avec en tête la destination « Manguier en Fleurs ». Autrement dit, les réseaux fonctionnent de façon transnationale. Le Manguier en Fleurs agit ainsi comme **une infrastructure d'arrivée** pour les primo-arrivants. C'est cela aussi que représente le symbole du Manguier en Fleurs.

« *Où que tu sois en Afrique, il y aura toujours un manguier aux vertus diverses. Il donne l'ombre qui protège, le fruit qui rassasie, le tronc fort sur lequel on peut s'appuyer un instant. Il est devant la maison, au détour du chemin, à l'entrée du village il vous accueille. Son écorce mélangée aux jeunes pousses guérit la fièvre et son bois réchauffe les générations futures ; c'est pourquoi nous disons que le manguier est toujours en fleurs.* » (Site : <http://www.manguierenfleurs.be/>)

8. Processus d'apprentissage

Les processus d'apprentissage au niveau des intervenants (professionnels et participants) jouent un rôle dans l'établissement de nouvelles formes de solidarité dans la diversité.

« *L'éducation n'est pas un fait, c'est un processus de répétition et d'amélioration. C'est là notre tâche : nous éduquons dans le vrai sens du terme.* » (V2) C'est la devise du Manguier en Fleurs. L'association stimule l'implication dans la réalité commune superdiverse sans jamais indiquer la façon adéquate d'appréhender cette réalité. C'est là une question ouverte. Ce faisant, il devient possible de miser sur une dynamique d'unification ferme mais qui offre des possibilités d'interruption, de discussion, de nouvelles formes de politique et de coexistence. Au cœur de ce processus d'« éducation » se trouvent les professionnels, dont les interventions se situent à la croisée de dynamiques conjonctives et perturbatrices, et qui soutiennent et encadrent les dynamiques d'apprentissage ainsi mises en place.

La position du professionnel dans les processus d'apprentissage

Les professionnels jouent un rôle crucial dans les processus d'apprentissage au Manguier. Ils sont d'abord et avant tout des personnages-clés. Le Conseil du secteur social bruxellois (BWR) décrit les personnages-clés comme « *des personnes actives et connues dans leur réseau ou leur quartier. Ces personnes obtiennent une certaine position de par leur rôle (conseiller religieux, mère assertive, bénévole actif dans une association,...), leur âge, leur expérience (...) et/ou leur engagement social ou religieux. (...) Il peut également s'agir de personnes se trouvant à la croisée de deux ou plusieurs réseaux (...). Eux aussi peuvent être des personnages-clés dans le travail d'accessibilité aux organisations sociales pour certains groupes cibles* » (BWR, 2012, p. 24).

Les personnages-clés se voient attribuer leur autorité sur base des informations et des connaissances dont les autres ont besoin (l'accès aux services, par exemple) mais qu'ils ne détiennent pas. Ils activent ce rôle de personnage-clé principalement en cas de problèmes touchant à des questions fondamentales, comme les objectifs des activités de base, ou durant les **dynamiques d'apprentissage normatives**, au cours desquelles les règles et normes jouent un rôle plus important. Pendant les classes de devoirs, par exemple, il incombe au professionnel de veiller à l'objectif de rencontre interculturelle et d'interaction. Veiller à cette mission, ils en sont persuadés, conduit à une meilleure garantie de solidarité permettant à un groupe superdivers de former une communauté de destin partagée. Si l'on perd de vue cette mission, c'est la fonction de soutien scolaire qui dominera ou prendra le dessus. Un autre exemple : au cours des activités socioculturelles, on veille à ce que les participants se mélangent et interagissent les uns avec les autres. Ceux qui suivent les cours de langue s'engagent également à participer aux activités socioculturelles. Sinon, l'acquisition du langage prendra le dessus sur la fonction de rencontre interculturelle et d'interaction, laquelle constitue la finalité des activités mises sur pied par le Manguier. Les dynamiques d'apprentissage normatives (« nous recherchons une pratique superdiverse et une société interculturelle »), et c'est là une spécificité du Manguier, sont négociables. L'organisation joue la transparence en ce qui concerne les définitions, les formes spécifiques et la mise en

pratique de cette quête de superdiversité. Les dynamiques d'apprentissage normatives peuvent donc entraîner la subjectivation : **la perte de l'ordre établi du pouvoir**. Par exemple : mettre en pratique une communauté multilingue au lieu d'une communauté linguistique homogène, une pratique superdiverse des échanges culturels au lieu d'une communauté flamande, une intégration sur base du cadre de vie au lieu de suivre un plan...

Le professionnel ne se profile pas uniquement sur base de dynamiques d'apprentissage normatives. **Le professionnel joue souvent, en arrière-plan, un rôle de médiateur dans les processus d'apprentissage**. Dans ce rôle, il considère les gens comme des égaux. Tout le monde est égal par l'intelligence, et c'est la conscience de cette égalité qui engendre l'émancipation (Rancière, 1991, 101). Ce principe qui veut que les gens soient considérés comme étant d'intelligence égale semble fondamental au Manguier, justement pour permettre d'appréhender la réalité superdiverse, caractérisée par le multilinguisme et la polyphonie. De par cette approche et cette position, le Manguier se distingue des autres institutions, tant dans le domaine social que dans les milieux politiques. L'organisation est persuadée que les gens sont de plus en plus considérés comme quantité négligeable (inférieurs) parce qu'ils ne peuvent pas s'exprimer dans l'une des langues officielles et de prestige. En répartissant les gens dans des registres linguistiques et des positions prédéfinies, on bloque le processus d'apprentissage et l'émancipation. En d'autres termes, en endossant un rôle de médiateur qui privilégie l'hypothèse d'égalité, les professionnels misent sur la subjectivation : une modification des rôles et des rapports de forces.

« La première chose que je changerais d'abord : qu'on cesse de prendre les gens pour des imbéciles, c'est-à-dire de commencer à se battre à cause de la langue. Parce que Bruxelles est composée de minorités ethniques. Et nous fatiguer chaque fois : français-néerlandais, français-néerlandais, comme si les autres-là n'existaient pas. J'aurais l'intelligence d'essayer d'utiliser la langue pour communiquer et dialoguer mais pas pour se battre. » (C1)

Dynamiques d'apprentissage et communauté(s) au Manguier

Le Manguier en Fleurs organise des cours de langue. Il s'agissait auparavant à la fois de cours de néerlandais et de cours de français. Les subventions pour les cours de néerlandais ont depuis été interrompues. Pour la COCON, il ne faisait aucun doute que d'autres acteurs officiels du milieu socioculturel, comme les Maisons du néerlandais ou les « Centres d'éducation de base » prendraient le relais. Ne restent maintenant plus au Manguier que les cours de français. Les primo-arrivants y apprennent une langue : vocabulaire et grammaire. C'est ce que nous appelons l'apprentissage qualitatif : l'acquisition factuelle et rationnelle de connaissances. Mais le Manguier en Fleurs ne vise pas vraiment l'acquisition qualifiante du langage ; ce qui montre sous un autre jour le regard fonctionnaliste porté par la COCON sur le Manguier en Fleurs et l'apprentissage des langues. Pour le Manguier, l'apprentissage d'une langue commune doit permettre de créer un dénominateur commun. Les gens peuvent communiquer par le biais d'une langue commune. Cela stimule et améliore la rencontre dans un environnement superdivers. Il s'agit pour le Manguier en Fleurs d'une dynamique de liaison : par l'apprentissage d'une langue faisant fonction de levier de connexion, les gens

forment, lentement mais sûrement, une communauté sociale. **La dynamique de socialisation** se construit donc à partir de la base au cours de ces processus d'apprentissage conjonctifs. Pendant les cours de langue, nous nous aidons les uns les autres, nous (re)traduisons pour les autres et apprenons à interagir dans la superdiversité. Les dynamiques conjonctives donnent ainsi naissance à un engagement envers la communauté sociale superdiverse.

Contrairement aux dynamiques de socialisation relativement indirectes des cours de langue, les activités socioculturelles ont plutôt pour but de **mettre en place et de renforcer des dynamiques d'apprentissage socialisantes** bien plus directes. Elles proposent ainsi toujours une conférence ou une allocution sur un sujet particulier à même d'apporter une contribution de fond. Au cours de ces activités, les gens se réunissent dans la superdiversité pour (apprendre à) appréhender la superdiversité. L'interaction entre participants, et donc les dynamiques conjonctives, revêt un caractère crucial. L'accent, au cours de ces moments, est mis sur une **communauté sociale** dans la diversité qui partage des choses entre elle. Le contenu précis de la communauté superdiverse, ainsi que nous l'avons déjà dit, demeure une question ouverte. On organise par exemple un défilé de mode partagé ou un buffet du monde qui permet de partager des choses dans la différence. La socialisation se produit donc à la fois durant les moments de rencontre, où la différence est normalisée, et dans la salle de classe pendant les cours de langue, au cours desquels les gens s'entraident, traduisent pour les autres...

« Notre formation à la culture, ce ne sont pas simplement des paroles en l'air, et la gymnastique un simple exercice de mouvement. Ce qui est fondamental, c'est la façon de rassembler les gens, de les faire réfléchir ensemble, agir ensemble... c'est l'essence de la lutte sociale. » (C1)

Ce ne sont pourtant pas les dynamiques qualificatives et socialisantes qui poussent les gens à fréquenter les cours de langue ou les activités socioculturelles. Quand on lui a demandé pourquoi il venait, un des participants a répondu :

« Cette école me pousse à sortir de mon lit le matin. Avant, je restais à la maison, chez moi. Je n'existais pour ainsi dire pas. Je me contentais de dire « bonjour » et c'était tout. Maintenant, avec ce que j'ai appris ici, je peux enfin me promener dans le quartier. Et il ne s'agit pas simplement de la langue, mais aussi des gens que j'ai appris à connaître. Pour moi, c'était véritablement la chance d'apprendre quelque chose sur le quartier où j'habite. Je me suis véritablement libéré. » (D3)

Le Manguier en Fleurs ne se contente pas seulement de miser sur une dynamique conjonctive. Celle-ci s'accompagne toujours de dynamiques de rupture. Le contenu ou résultats spécifiques de la communauté sociale par le biais de dynamiques conjonctives constitue en réalité un processus sans fin. Avec l'accent sur la société superdiverse, la discussion se recrée en continu, et on intervient dans la dynamique : la participation à une société superdiverse est à chaque fois mise au centre. On ne retombe pas dans la prise de fonctions clairement définies comme les devoirs ou l'acquisition du langage, mais on favorise en permanence l'égalité entre les gens.

Cette combinaison de dynamiques de construction communautaire conjonctives et perturbatrices débouche sur une dynamique d'apprentissage qui favorise des possibilités d'apprentissage subjectivantes. Il y a donc également des **moments de subjectivation** qui permettent de se rendre compte de sa situation spécifique « dans » la superdiversité. En utilisant une approche différente en matière de langues et de diversité linguistique, ainsi qu'une construction « communautaire » différente, la pratique du Manguier rompt la hiérarchie des langues et l'idéologie communautaire qui s'y rattache, et que l'on retrouve dans les milieux politiques et dans les projections de politique de société poussant à regarder Bruxelles à travers un prisme linguistique double (français et néerlandais). Dans le premier cas, on part du principe que l'intelligence et les compétences humaines ne se limitent pas à savoir ou non parler l'une des deux langues officielles et de prestige. Le professionnel prend ici une position qui permet de valoriser les autres compétences et savoirs, et de jouer un rôle de médiateur.

« Je suis animatrice, c'est un groupe de seniors comme je l'ai dit, de ma communauté. Et chez nous, les seniors, les personnes âgées, ce sont des personnes de ressources. Je profite de leurs expériences, de leurs savoirs, de leurs connaissances... Ils me transmettent beaucoup de choses. Et moi, je ne fais que les guider. Justement, les aider un tout petit peu au niveau de la langue mais tout vient d'elles. Ils ont beaucoup de choses à transmettre. Mais quelques fois, c'est la langue qui fait euh, défaut. Et donc pour moi, c'est une expérience enrichissante, que je suis en train de vivre dans ce groupe de seniors. Ce n'est pas que je suis seulement là pour les aider, qu'elles sont vraiment en détresse et donc c'est moi qui viens les... Non, non, non, non. Je bénéficie de leurs expériences. Mais aussi pour me rendre utile. Et ne pas rester comme ça, les bras croisés. » (V1)

On trouve également d'autres formes de subjectivisation. Les participants forment une **autre « communauté politique »** en étant ensemble, en interagissant et en pratiquant la superdiversité. Le Manguier y voit une nouvelle forme de citoyenneté.

« Bien sûr que nous présentons les choses comme une évolution : de la lutte des classes à la lutte des femmes et à la lutte dans la superdiversité. Précisément car c'est « là » le cadre dans lequel se développera une nouvelle forme de citoyenneté. Voilà notre objectif. » (C1)

9. Solidarité dans les zones de tension

Là où se développent des formes innovatrices de solidarité dans la diversité, la signification, la forme, l'orientation et le contenu de cette solidarité restent relativement ouverts. Nous identifions au moins six zones de tension à travers lesquelles la solidarité peut se concrétiser. Le contexte concret (ici et maintenant) détermine encore et toujours où, sur ces zones de tensions, se situe exactement la mise en œuvre de la solidarité. Des mesures de politique et des interventions professionnelles peuvent elles aussi faciliter le positionnement, sur ces zones de tension, de formes localisées de solidarité dans la diversité.

Nous examinerons ci-dessous les zones de tension « universalisme-particularisme », « distance-proximité » et « intégration-transformation ». L'organisation met en place des pratiques qui reconnaissent, de façon forte et particulière, l'environnement et les compétences linguistiques des personnes en vue de mettre sur pied une pratique interculturelle. Le but est de parvenir, par la proximité, à la solidarité à distance. Les pratiques excentriques du Manguier sont à plus d'un titre en porte-à-faux avec l'aide sociale conventionnelle ou l'approche politique actuelle en matière d'intégration des primo-arrivants

9.1. Universalisme - particularisme

Tout le monde peut en principe faire partie des mécanismes de solidarité. On parle dans ce cas d'une interprétation universaliste de la solidarité. Si, au contraire, celle-ci se limite à des groupes spécifiques sur base de caractéristiques telles que l'origine ethnique, le sexe ou l'âge, on parlera alors d'une interprétation particulariste.

La solidarité dans la diversité se situe souvent sur une zone de tension entre l'universel et le particulier. Le Manguier parvient à combiner relativement bien les deux pôles de cette zone de tension. L'approche universaliste relève du travail sur la communication interculturelle : l'interaction interculturelle et la communication sont le ciment qui sert à générer la solidarité. Tout le monde est censé se livrer à cette pratique de l'interaction interculturelle et on attend de tous qu'ils interagissent avec les autres. Ce faisant, ils apprennent progressivement au Manguier un langage commun. Lorsque les participants s'inscrivent aux cours de langue, ils sont également tenus de participer à des activités socioculturelles. Ce qui importe, dans la pratique, ce n'est pas tant le fait de parler parfaitement la langue commune, mais de promouvoir l'interaction langagière. Le Manguier en Fleurs est, dans la pratique, au cours des activités socioculturelles et même pendant les cours de langue, une tour de Babel où le multilinguisme prédomine et où la (re-)traduction est la règle de la compréhension mutuelle. Il en va donc en même temps de la particularité du discours, qui reconnaît les participants dans leur langue spécifique et dans leur environnement.

« Il y a la langue que nous leur apprenons. C'est le besoin qui nous sert de point de départ. Pendant les cours de langue, nous laissons la place à la langue de tous. Nous tâchons ainsi de donner une place à la langue de tout un chacun et offrons aux participants une forme de reconnaissance. Leur langue a droit d'existence. Nous

laissons aussi la place à l'environnement quotidien des gens. Nous leur apprenons une langue qu'ils peuvent utiliser au quotidien. Ce sont les gens eux-mêmes qui font le choix de la langue et qui suivent les cours de langue. » (V1)

La gestion de cette tension entre universalité et particularité se retrouve dans la plupart des activités. La fête commune organisée à l'occasion de la Journée de la femme en constitue un exemple. Tout le monde se rassemble et échange avec l'autre. Ce qu'ils partagent, c'est l'espace du Manguier (dans le Centre communautaire De Rinck) et le fait de se rassembler autour de certains thèmes, en l'occurrence la Journée de la femme. On attend dans ce cas des gens qu'ils échangent avec les autres, qu'ils interagissent. Des gens aux origines ethniques et culturelles diverses se mêlent les uns aux autres. On donne une place aux antécédents particuliers en laissant les gens servir un plat typique ou en montrant des vêtements de leur pays d'origine. L'organisation concilie ainsi universalisme et particularisme dans l'élaboration d'une solidarité mutuelle.

« Ils viennent ensuite à une activité ou autre, et tissent des liens, comme pour la fête des femmes à laquelle tu as participé. Nous y joignons constamment le geste à la parole. Cette pratique consiste à donner à chaque communauté sa place et son espace d'expression. Et de par cette confiance, nous essayons de construire des ponts entre les gens. C'est ce que nous avons fait pour la fête des femmes pendant la Journée de la femme. Un défilé pour tous. Mais nous le faisons ensemble. C'est déjà une rencontre, pas forcément directement une lutte. Mais commencer par tisser des liens entre les gens ; (...) ça et la langue qui nous permet de dialoguer, de communiquer, d'échanger et de vivre ensemble. C'est l'essence de la superdiversité. Partager cette langue, pour nous, c'est ne pas exclure en raison de la langue, ou même refuser quelqu'un, car les conditions de son utilisation restent ouvertes, avec des hauts et des bas. C'est ainsi qu'ensemble on devient citoyen. » (C1)

9.2. Distance-proximité

Cette zone de tension se concentre sur la spatialité et la temporalité de la solidarité. S'agit-il de solidarité entre des gens qui se sentent proches dans le temps et l'espace ou de solidarité entre des gens plus ou moins éloignés physiquement et temporellement, éloignement que doivent donc combler les institutions qui aident à aplanir cette distance physique ?

On constate un large fossé entre, d'une part, la solidarité à distance prise en charge par l'aide sociale conventionnelle et, de l'autre, la solidarité de proximité, proche de l'environnement des participants. Comme décrit précédemment, cette dernière forme de solidarité imprègne fortement la méthode de travail du Manguier. Il existe un écart entre les deux approches. Nolf et Wallendaël (2012) soutiennent qu'on voit depuis des années un « déficit d'information » entre les Bruxellois issus de l'immigration et le secteur (néerlandophone) de la santé et de l'aide sociale. En bref, la solidarité à distance vacille fortement pour ces groupes de citoyens. Ce fossé s'explique par la professionnalisation du secteur de l'aide sociale conventionnelle, laquelle donne forme au contenu de la « solidarité à distance ». Il y a tout d'abord une forte rationalité axée sur les objectifs qui refoule les besoins et exigences émanant de

l'environnement – et donc également la complexité du vécu des participants.¹³ Dans son discours d'adieu intitulé « Le savoir incertain, une forme de résistance contre l'indifférence, la bêtise et l'arrogance », Martin Stam définit les connaissances issues du cadre de vie comme suit :

« Les personnes que j'ai interrogées se sont défaites du « savoir certain » derrière lequel s'abritent bon nombre de professionnels dans cet univers systématique et rationnel qui offre peu de nuances. Le savoir incertain est une forme de résistance contre l'indifférence, la bêtise et l'arrogance, ainsi qu'une condition de la responsabilité inclusive. Elle s'oppose à un système et à une routine, et rend possible la recherche de solutions inattendues et cohérentes. Elle exprime une zone intermédiaire au sein de laquelle nous faisons des rencontres significatives, doutons, nous laissons surprendre et étonner. Une zone dans laquelle toutes sortes de relations se font jour entre les gens, de la conviction à l'insulte, de l'amour à l'information, de l'encouragement à l'amusement, et de l'aide au soutien. » (STAM, 2016)¹⁴

On retrouve la même critique au Manguier en Fleurs et dans d'autres auto-organisations :

« Je pense qu'il s'agit avant tout d'une lacune dans la société. Toutes sortes de métiers professionnalisés ont oublié ce genre de préoccupations quotidiennes. Ils ne s'en occupent plus. Un métier est délimité, dispose d'un certain profil de fonction et regorge de compétences. Mais l'aide sociale connaît des difficultés avec le côté hybride des préoccupations de la base. Nous pourrions organiser un accueil sur base de cette réalité complexe. Faut-il le faire dans une seule organisation, pour un seul profil ? Ou faut-il considérer l'accueil comme une pratique capable de recueillir des personnes diverses ? » (B1)

Les gens qui se présentent, qu'ils soient ou non orientés par les auto-organisations, reviennent donc parce qu'ils ne trouvent pas leur place dans la solidarité à distance telle qu'elle est pratiquée, dans son approche et son contenu, par l'aide sociale conventionnelle :

« On a déjà à plusieurs reprises souligné qu'un accueil respectueux et chaleureux, une acceptation au sein des services d'aide et institutions conventionnels, pourrait faire la différence. On trouve encore de nos jours des gens qui reviennent même vers les auto-organisations parce qu'ils ne sentent pas bien aidés et compris par les assistants sociaux ou institutions conventionnels. » (B1)

« C'est simplement une question de manque de temps. Tout simplement. Je me suis une fois rendu chez une assistante sociale. Pas question d'improviser ou de raconter son histoire. L'horloge se met tout de suite à tourner, on stresse parce qu'on n'a pas beaucoup de temps. Et ce qui manque le plus, c'est cette compréhension que le temps

¹³ <http://www.socialevraagstukken.nl/onze-ker-weten-als-tegenkracht-tegen-onverschilligheid-domheid-en-arrogantie/>

¹⁴ Stam, M. (2016). « Le savoir incertain, une forme de résistance contre l'indifférence, la bêtise et l'arrogance », Discours d'adieu, 24 juin 2016 (<http://www.socialevraagstukken.nl/onze-ker-weten-als-tegenkracht-tegen-onverschilligheid-domheid-en-arrogantie/>)

va de pair avec l'art d'écouter. C'est pourquoi on ne comprend ni la question ni la complexité de notre base. Avec du temps, on pourrait s'occuper des besoins d'une ville superdiverse, des besoins de nos gens. » (C1)

9.3 Intégration-transformation

Cette zone de tension joue au niveau des effets de la solidarité. Une solidarité qui suppose l'intégration à un ordre social existant entérine les relations sociales et les structures sociétales en place. La solidarité peut aussi se développer par la transformation des relations sociales et sociétales

Le Manguier se concentre de différentes façons sur la transformation de l'ordre en place. Elle le fait de trois façons qui augmentent la solidarité avec les participants et sont en porte-à-faux avec les méthodes des autres institutions sociales : (1) elle illustre une approche différente du multilinguisme et de la communauté, axée sur la communication interculturelle au sein d'une communauté superdiverse ; (2) elle organise l'« intégration » non pas en se basant sur un projet d'acquisition du langage, mais à partir de la base, de l'individu, de ses réalités et compétences linguistiques, sur base d'un travail personnel ; et (3) elle pratique une autre forme d'aide sociale qui a pour but de répondre aux besoins et exigences spécifiques des participants. Ces trois méthodes de travail sont plus axées sur la transformation de l'ordre en place comme forme de solidarité que sur l'intégration à celui-ci.

Une approche différente du multilinguisme et de la communauté

La façon dont le Manguier aborde la langue diffère de celle des autorités flamandes (COCON). La langue constitue un instrument qui doit permettre la communication interculturelle ; elle n'est ni la condition ni l'essence même de la communauté.

« Nous considérons les différences culturelles comme une source d'enrichissement. Le pluralisme, c'est pour nous, le dialogue, les débats entre les différentes opinions et croyances. Nous voulons amener chacun à se faire connaître et à partager sa culture avec les autres. Pour ce faire, nous avons mis sur pied l'apprentissage de la langue par une approche participative, émancipatrice et citoyenne. Dans ce cadre, l'apprenant doit connaître nos attentes et à cet effet nous concluons un pacte de collaboration en faisant signer deux attestations : une attestation de participation aux activités transversales et grands publics et une attestation pour le droit à l'image (photos, vidéo...). » (C1- 2)

La lutte menée par le Manguier en Fleurs vise avant tout à transformer la « communauté » et la « société ». Celles-ci revêtent par trop une dimension et une vision linguistiques. Ce prisme politique nécessite du côté néerlandophone (COCON) un travail de traduction constant car les auto-organisations font face à l'incompréhension.

« La collaboration avec les auto-organisations n'est pas évidente. En tant qu'éducateurs, nous passons notre temps à justifier le fonctionnement des auto-organisations auprès des pouvoirs publics. Nous traduisons en permanence pour elles. Je préférerais m'occuper des associations toute la journée, mais nous devons sans cesse nous justifier. » (B2)

À l'opposé de cette réalité (politique) communautariste, le Manguier entend préfigurer une ville et une communauté superdiverses qui correspondent au genre de ville que Bruxelles est devenue et ce à quoi devrait ressembler l'avenir de la ville – et, partant, ses politiques.

« Nous sommes ici avec toi, toi et toi (désigne les gens). Et nous venons d'un peu partout dans le monde. C'est pourquoi nous sommes le départ d'un monde meilleur, d'un monde qui existe déjà mais qui n'est ni vu ni entendu. Chaque jour que nous passons ensemble, nous brisons cela. Asseyez-vous, parlez les uns aux autres et trouvez-vous. » (C1A).

Il n'y a pas de projet d'intégration

La vision de l'intégration au Manguier s'oppose à la recherche d'un modèle d'intégration fondé sur une réalité linguistique (parler néerlandais ou français) ou un ensemble figé de « normes et valeurs » de la société dominante. L'intégration, c'est faire en sorte que les primo-arrivants puissent suivre un trajet de société qui trouve son point de départ dans leur histoire et environnement spécifiques.

« L'intégration se fait d'une façon spontanée car, vu la diversité des communautés, nous privilégions la cohésion des groupes par le respect de la culture de chacun sans mettre en exergue une culture. Parler une langue ou une autre, ça n'a pas d'importance, mais si l'accueil est proportionnel à l'intégration, cela mènera vers une harmonie de cohabitation. Nous pensons que l'intégration ne s'apprend pas mais se vit par les règles simples de bienséance. Ainsi, les rencontres de seniors et la parole donnée aux seniors pour exprimer leur ressenti facilite l'intégration et la rend plus humaine que théorique. » (C1-2)

Le Manguier en Fleurs remet en cause à la fois la réalité administrative dichotomique de communautés linguistiques homogènes (communauté française et néerlandophone), mais aussi les opinions et idées existantes en matière d'intégration et d'approche de celle-ci.

« Car on arrive alors à l'intégration et alors : ces gens ne s'intègrent pas. Vraiment très raciste. Alors que personne ne comprend même ces gens, n'essaie de travailler à leur intégration en s'aidant de leur bagage. Pour travailler à l'intégration, il faut d'abord vouloir accueillir ces gens avec le bagage qui est le leur. Celui qui arrive dans un pays d'accueil est comme un élève qui a peur d'ouvrir son bagage. Mais pour beaucoup de gens, la question est : pourquoi ne mangent-ils pas de viande de porc ? Pourquoi ceci, pourquoi cela ? Mettez-vous donc un instant à la place de ces minorités. Ou encore : si nous allions dans leur pays, ne devrions-nous pas nous adapter ? Je viens du Congo. Effectivement, ils sont venus. Mais je n'ai pas vu beaucoup d'adaptation à « nous ». Au contraire, j'ai vu comment on nous imposait certaines choses... tout ça pour dire que les besoins de notre public sont plus complexes que cela. Ils ont besoin de temps pour rentrer, pour comprendre et être compris. Le temps, c'est crucial. » (C1)

La difficulté à répondre aux besoins et exigences des participants avec leur bagage culturel spécifique se justifie cependant difficilement auprès des pouvoirs publics, qui posent un

regard différent tant sur l'intégration que sur le rôle joué en la matière par les auto-organisations.

« Je vois moi-même les difficultés lorsque nous faisons du travail de reconnaissance pour la COCON sur certains dossiers, quand, concernant leur procédure de reconnaissance ou leur rapport officiel, on leur dit qu'ils ne font que de la formation et donc pas de « culture », et qu'ils n'entrent donc pas en ligne de compte pour des subsides culturels. La majeure partie des activités à Bruxelles sont en fait des cours de langue. Cela crée un fossé entre la reconnaissance officielle ou le désir de reconnaissance et ce qu'ils font tout simplement parce qu'il y a des besoins. Je comprends parfois le point de vue des autorités, mais les questions des gens sont parfois si complexes, ce qui rend ces associations complexes car elles se penchent sur ces questions. Cela n'aide pas à justifier les choses auprès des autorités. Il se passe bien plus de choses dans la réalité que ce que les autorités ne veulent entendre. » (B2)

Une autre forme d'approche sociale et d'« aide sociale »

La relation entre les auto-organisations et l'aide sociale conventionnelle et les institutions de l'État-providence est loin d'être évidente. (ANCIAUX, 2014; MALY 2014; SCHROOTEN, WITHAECKX, GELDOLF & LAVENT, 2015). Un chargé de mission du Conseil du secteur social bruxellois (BWR) la formule comme suit :

« La crainte est là. De voir les auto-organisations reprendre les choses à leur compte, surtout, et être capables de le faire elles-mêmes. Je n'arrive pas à me défaire de cette approche à moitié raciste : surtout lorsqu'il s'agit des services aux mosquées. Peut-être est-ce une question de perte de pouvoir. Et il y a bien sûr aussi la « question de la qualité » : elles touchent beaucoup de monde, c'est sûr, mais la qualité est-elle au rendez-vous ? Difficile d'argumenter sur le sujet, car la qualité c'est quoi ? La question n'est pas tant leur mode de fonctionnement, si elles offrent ou non de la qualité, si elles sont disponibles. Je comprends les craintes des assistants sociaux, cette crainte de la reprise. Il faut aussi un minimum de professionnalisme. Mais au lieu de se replier ou de réagir sur la défensive, ils devraient se lancer dedans. » (B1)

L'aide sociale tente, via ses pratiques d'assistance et de soutien, de contribuer à l'intégration des primo-arrivants. Nonobstant cet objectif global, et son approche professionnelle de l'aide sociale, les primo-arrivants se retrouvent face à des seuils. Ils ne comprennent pas le jargon professionnel, décrochent parce qu'ils se perdent dans le dédale bureaucratique ou retournent vers les auto-organisations parce qu'ils savent que leurs besoins complexes ne trouvent pas réponse. Les auto-organisations reconnaissent les participants de manière adéquate, elles interprètent et approchent les besoins de façon différente. En bref, elles ont une attitude différente, très « divers-sensible ». (TIRIONS & KONIG, 2014; DEBRUYNE & NAERT, 2014)

« Ce qui attire les gens, et c'est peut-être un cliché, c'est le fait qu'elles arrivent à ne pas avoir une pensée cloisonnée. Elles se concentrent sur le « besoin » et la « réponse » : peu important les cloisons. » (B1)

Quand on lui demande pourquoi les primo-arrivants se rendent justement dans les auto-organisations, le chargé de mission du BWR répond :

« Parce qu'ils ont le droit d'être là. Sans craindre les préjugés ou autres. » (B1)

La coordinatrice du Manguier cite l'écoute, la convivialité de l'accueil et la solidarité avec les participants et leur bagage culturel spécifique comme autant de facteurs de différenciation avec l'aide sociale conventionnelle.

“Le Manguier est auprès des seniors par exemple, les côtoie, donne une occasion de rencontre hebdomadaire, et un suivi continu par la gym de la remise en forme. L'écoute, la convivialité et la solidarité font la différence avec les autres institutions. » (C1-2)

Conclusion

Le Manguier en Fleurs parvient, dans un quartier aussi diversifié qu'Anderlecht, à réunir et à rassembler les gens dans la superdiversité. Les cours de langue, les activités socioculturelles, la rencontre, ainsi qu'une série de pratiques interpersonnelles, engendrent une pratique solide de la solidarité. Les gens créent des réseaux entre eux et avec les professionnels, partagent leur temps et des informations, forgent des amitiés. Ces réseaux renforcent la poursuite de l'émancipation sociale. Ils permettent d'avoir accès aux divers services sociaux et organismes d'aide sociale.

Ce qui compte au Manguier, c'est la proximité : « être présent ». La proximité joue à la fois entre participants et professionnels, mais aussi entre participants eux-mêmes. Les pratiques de solidarité interpersonnelles se basent sur le fait d'« être présent », elles sont vraiment accessibles. L'organisation a par conséquent connu une forte croissance en termes de confiance, laquelle fait souvent défaut dans les autres organismes. Les besoins et les exigences sont pris en charge dans la proximité. L'identité, la langue, les antécédents migratoires personnels et le bagage culturel des gens sont également reconnus. Ce qui permet de construire des ponts vers l'autre dans la différence : grâce à l'acquisition partagée d'une langue commune, par la rencontre et la création de réseaux solides. On apprend, au sein de ceux-ci, à appréhender l'autre dans la superdiversité, à développer des processus d'apprentissage qui socialisent les gens dans la superdiversité. Rares sont les pratiques qui reflètent la société et la grande diversité des pratiques sociales quotidiennes des organisations. Le Manguier est unique, de par sa superdiversité et son approche, en regard des autres auto-organisations et organisations.

L'association tente pourtant d'amener la solidarité accomplie « sur place » à un niveau plus élevé. La représentation politique est et reste une question épineuse. Les réseaux avec les pouvoirs publics sont faibles, tout comme ceux avec d'autres organismes. C'est dû en grande partie aux pistes et balises politiques mises en place. Elle ne jette pourtant pas l'éponge. Les réseaux entre organisations, par le biais des Portiques et des Fédérations, devraient au moins renforcer la poursuite de la représentation. La redistribution socio-économique n'est pas évidente non plus. Mais la contribution unique apportée par le Manguier en Fleurs en matière de solidarité et de redistribution soutient et aide les primo-arrivants à atteindre le premier échelon, là où de nombreux services d'aide demeurent hors de portée. Les décideurs politiques et les acteurs de l'aide sociale et/ou relevant de l'État-providence auront donc pour défi de reconnaître ces auto-organisations et leurs pratiques spécifiques, de leur donner une place. À mesure que la superdiversité s'étend, et que les besoins et exigences se complexifient, il s'agira même d'un impératif.

Bibliographie

Textes académiques

ANCI AUX B., *Zelforganisaties in Vlaanderen. Onderzoek naar plaatselijke (zelf)organisaties op basis van etnisch-culturele identiteit. Een maatschappelijke en agogische verkenning van voorwaarden en kansen, beperkingen en uitdagingen*, Brussel, ASP, 2014.

AMIN A., « *Regions unbound: towards a new politics of place* », *Geografiska Annaler: Series B, Human Geography*, 86(1), 33-44, 2004. – AMIN A., *Land of Strangers*, Cambridge, Polity Press, University of Cambridge, 2012.

BLOMMAERT J., « *The long language-ideological debate in Belgium* », *Journal of Multicultural Discourses*, 6(3), 241-256, 2011.

Brusselse Welzijns- en GezondheidsRaad (BWR), *Bruggenbouwers. Werken aan toegankelijkheid. Brussel*, Brusselse Welzijns- en GezondheidsRaad, 2012.

CORIJN E., « *Urbanity as a political project: Towards post-national European cities* », in *Creative Economies, Creative Cities* (pp. 197-206), Springer Netherlands, 2009.

DEBRUYNE P., NAERT J., « *De superdiverse stad. Sociaal werk op de frontlijn.* », *POW ALERT*, année 40, numéro 5, décembre 2014, 64-69, 2014.

DE DONDER, L., SMETCOREN, A., BUFFEL, T., BAYETMUR, E. (2014), « *Rol van sleutelfiguren en zelforganisaties op vlak van welzijn: aanpak, meerwaarde en ondersteuningsnaden* », Faculteit voor Psychologie en Educatiewetenschappen. Richting: Agogische Wetenschappen, Rapport pour le BWR et VOEM VZW, 2014.

DEBRUYNE P., JANS M., OOSTERLYNCK S., *Waarom vrijwilligers zijn de Burn-Out nabij zijn*, De Morgen, 13 mars 2015, <http://www.demorgen.be/opinie/waarom-vrijwilligers-de-burn-out-nabij-zijn-b7c24991/>

FOD Werkgelegenheid, Werk en Sociaal Overleg & CGKR (2013) Socioeconomische monitoring. <http://www.diversiteit.be/socio-economische-monitoring>

GENARD J., CORIJN E., FRANCO B., SCHAUT C., *Citizens' forum of Brussels. Brussels and culture*, Brussels Studies, Synopsis 8, 26 janvier 2009, http://brusselsstudies.be/medias/publications/EN_78_CFB8.pdf

HERTOGEN J., Statistics, NP Data, cijfers 2014 per gemeente: BuG 302 – Bericht uit het Gewisse, 6 janvier 2016, <http://www.npdata.be>.

JANSSENS R., *BRIO-taalbarometer(s): taalkennis en taalgebruik in Brussel*, 2013, http://www.briobrussel.be/assets/matrix_fiches/fiche_tb3_brio.pdf

JANSSENS R., *op. cit.*

http://www.briobrussel.be/assets/onderzoeksprojecten/brio_fiche_taalbarometer_3_2013.pdf

KROLS Y., *Eindrapport voorportalen*, Thomas More University College, 2015.

MALY I., *Superdiversiteit in Oostende*, E-Boek voor de Toekomstfabriek, 2014, www.kifkif.be

NOLF E. & VANWALLENDIAEL K. (2012), *De Bouwvakkers van de stad*, Opbouwwerk Brussel, Brussel, Samenlevingsopbouw, 16-22, 2012.

RANCIÈRE J. (1991 / 1987). *The Ignorant Schoolmaster: five lessons in intellectual emancipation*. Stanford: Stanford University Press. Originally published in 1987 with the French title *Le maître ignorant: cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*. Paris: Fayard.

SCHROOTEN M., WITHAECKX S., GELDOF D. & LAVENT M., *Transmigratie. Hulp verlenen in een wereld van superdiversiteit*, Leuven, Acco, 2015.

STAM M., 'Onzeker weten' is een tegenkracht tegen onverschilligheid, domheid en arrogantie, Discours d'adieu, 24 juin 2016, <http://www.socialevraagstukken.nl/onzeker-weten-als-tegenkracht-tegen-onverschilligheid-domheid-en-arrogantie/>

TIRIONS M. & KONIG M., *Superdiversiteit en de praktijk van het sociaal werk. Experten in dialoog*, Alert, 4, 21-29, 2014.

VERMEERSCH L., SELS J., & VANDENBROUCKE A., *Vol van verwachting? Studie naar de(mis)match tussen de verwachtingen ten aanzien van etnisch-culturele federaties en hun mogelijkheden daar aan te voldoen*, Hoger instituut voor de arbeid - Katholieke Universiteit Leuven, Leuven, 2012.

World Migration Report, *Migrants and Cities: New Partnerships to Manage Mobility*, 2015, http://publications.iom.int/system/files/wmr2015_en.pdf

Compte-rendu de réunion Power Care, 17 mars 2015

Sites consultés

Site : <http://www.mangoboominbloei.be/>

Site : <http://www.lokalepolitie.be/5341/nl/de-territoriale-structuur.html>

Site : 62% Brusselaars heeft een vreemde herkomst. (3 juli 2012). Op: http://www.diver-city.be/2012/07/62-procent-brusselaars-heeft-vreemde_03.html

Entretiens

(V1) Entretien avec un professionnel bénévole (1), Le Manguier en Fleurs, 18/06/2015

(V2) Entretien avec un professionnel bénévole (2), Le Manguier en Fleurs, 18/06/2015, par Pascal Debruyne

(V3) Entretien avec des professionnel(s) bénévole(s) (3), Le Manguier en Fleurs, 22/01/2016

(B1) Entretien avec un chargé de mission du Conseil du secteur social bruxellois (BWR), 17/06/2015

(C1) Entretien avec la coordinatrice du Manguier en Fleurs, 18/06/2015

(C1-2) Entretien avec la coordinatrice du Manguier en Fleurs, 18/08/2016

Observations

Observations, juin 2014, par Pascal Debruyne

(C1A) Coordinateur du Manguier lors d'une activité « petit-déjeuner équitable », 22 janvier 2016

Conversations avec des participants

(D1) Entretien avec un participant, 22 janvier 2016

(D2) Entretiens avec des participants, février 2016

(D3) Entretien avec une participante d'origine marocaine, 18 juin 2015

Divers

Entretien avec CAW Bruxelles / professionnel du CAW, *in* De Donder, L., ea, 2014

Entretien avec la coordinatrice du Manguier en Fleurs, *in* De Donder, L., ea. 2014.

Notes de terrain, observations et entrevues avec des participants au cours d'un « petit-déjeuner équitable », 22 janvier 2016

Manguier en Fleurs, compte-rendu personnel de réunion, 22 janvier 2016

Observations au cours des réunions du portique Power Care, 24 février 2015 & 17 mars 2015, par Pascal Debruyne

Annexe 1 : Éditorial du journal De Morgen, 13 mars 2015

Pourquoi les bénévoles frisent le burn-out

Pascal Debruyne est chercheur à l'Université de Gand (MENARG), Marc Jans travaille pour le Labo Éducation et Société (KU Leuven) et Stijn Oosterlynck est sociologue de l'urbain à l'Université d'Anvers.

13 mars 2015

LIRE PLUS TARD



1©bas bogaerts

SHARE

La reconnaissance financière et l'encadrement institutionnel demeurent un point délicat

Nos villes sont, au cours des dernières décennies, devenues superdiverses. Les minorités ethnoculturelles forment aujourd'hui la majorité dans de nombreux quartiers. La superdiversité nous incite à penser et à agir. La politique « taille unique » à l'égard des nouveaux Belges, souvent conçue en fonction des intérêts et désirs de la majorité culturelle (en régression), est loin de répondre aux attentes. Les migrants diffèrent entre eux, notamment

en ce qui concerne l'éducation, le statut juridique, la langue, la religion, le sexe et les droits sociaux acquis. Bon nombre d'entre eux ont du mal à trouver une place de choix dans la société.

Les principaux organismes d'aide qui tentent de toucher les primo-arrivants font souvent face à des obstacles. De nombreuses auto-organisations et bénévoles s'activent néanmoins dans le fossé entre discours de politique officielle, institutions traditionnelles et réalité sociale. Leur force et leur portée « évidente » font l'unanimité. Elles éliminent les seuils grâce à une politique de proximité soutenue. Elles s'occupent des formalités administratives, organisent des cours de langue, des classes de devoirs, ainsi qu'un soutien aux seniors issus de l'immigration. Elles mènent les gens vers les services de santé et de soins traditionnels, et dispensent des formations et activités culturelles.

Voilà pourquoi la COCON reconnaît les auto-organisations comme un « portique » menant aux services d'aide conventionnels. Les services traditionnels et les pouvoirs publics anversoïis et gantoïis commencent eux aussi à prendre conscience de l'importance de cette politique de proximité : « être là » où se trouvent les besoins des citoyens et tenter d'y répondre. Les auto-organisations obtiennent ainsi de plus en plus de reconnaissance « symbolique » auprès des autorités, même si la reconnaissance financière et l'encadrement institutionnel demeurent une question épineuse.

Le Manguier en Fleurs est l'une de ces auto-organisations menacées. Depuis dix-neuf ans déjà, elle déplace des montagnes à Anderlecht en matière de formation interculturelle, avec le soutien et l'engagement de dizaines de bénévoles d'origines différentes. Sans aucun soutien financier structurel, elle investit dans les besoins de la population superdiverse de Bruxelles. Elle le fait à travers les activités pour seniors, grâce auxquelles elle répond aux besoins fondamentaux des personnes âgées issues de l'immigration – qui trouvent peu de place dans les maisons de repos officielles –, à travers les classes de devoirs pour enfants, les ateliers de langue et l'aide sociale. Le mois dernier, la direction a décidé, faute de moyens, de mettre un terme aux activités de son aile néerlandophone. L'association n'est ni la première ni la dernière à être menacée par le mépris des pouvoirs publics.

SHARE

La limite est atteinte : la grève des auto-organisations, un signal fort aux pouvoirs publics

Afin de prouver qu'ils apportent une plus-value, les bénévoles des auto-organisations organisent aujourd'hui une grève d'un jour. Ils entendent ainsi faire connaître la portée de leur engagement pour une société superdiverse. L'initiative émane des 300 auto-organisations regroupées au sein de l'ASBL Comité international. L'appel a été lancé aux organisations de bénévoles partout en Belgique.

Selon les bénévoles, les politiciens voient en eux une solution gratuite aux carences sociales dans le contexte actuel d'économies. Si elles peuvent faire beaucoup pour l'émancipation des citoyens issus de l'immigration, de récents rapports de recherche soulignent néanmoins le surmenage des auto-organisations. On constate un décalage entre ce que les pouvoirs publics rejettent sur elles et leurs capacités. La grève des auto-organisations constitue un signal fort aux autorités, pour dire que la limite est atteinte. Grâce aux médias sociaux, les bénévoles montrent comment ils ont aujourd'hui atteint leurs limites (voir #vrijwilligersburnout).

L'avenir de la ville superdiverse se construit grâce à ceux qui, chaque jour, travaillent depuis la base à une société solidaire dans la diversité. Les auto-organisations jouent à cet égard un rôle essentiel. Les pouvoirs publics ne peuvent se permettre de laisser passer la chance de transformer leur reconnaissance symbolique en soutien réel.